

# André Savoret

Quelques articles.







*André Savoret,*  
*quelques articles.*



# André Savoret

Quelques articles.



## L'ALCHIMIE ESSENTIELLE.

*Octobre 1963*

Dans l'un des précieux opuscules qu'il fit publier sous le titre générique d'« Essais chimiques », le Rosicrucien D'Eckhartshausen s'exprime ainsi :

« L'or que je cherche est Vérité, mon argent est Sagesse, et ma pierre philosophale est la connaissance de mon néant et de la toute-puissance de Dieu dans les profondeurs de la nature. »

Ceux qu'a séduits l'aspect physique de l'œuvre, ce beau mirage doré, réfraction d'une oasis lointaine où bien peu se désaltéreront, ne manqueront pas de tenir cette affirmation pour une simple précaution oratoire, dans un ouvrage traitant avec une évidente maîtrise de la réalisation métallique. Ceux, par contre, qui ne voient dans l'alchimie qu'une technique d'ordre psychique ou spirituel, ceux-là seront tentés de ne trouver dans les indications des adeptes que des symboles à déchiffrer en mode allégorique, et douteront facilement des résultats obtenus au laboratoire.

Les uns et les autres seront dans l'erreur, quoique pas dans la même erreur. « Ora et labora », disent et redisent les auteurs. L'alchimie est, en effet, autant du laboratoire que de l'oratoire.

Mener à la perfection le règne animal et œuvrer pour faire du « vieil homme » l'« Adam nouveau », sont deux aspects d'une même Sagesse, reflétant une même Loi, dont l'universalité dépasse de fort loin telles obtentions particulières, comme la transmutation métallique, le développement des facultés psychiques et la cure des maladies les plus graves.

Je dirai même que ces obtentions, - qui n'ont rien d'allégorique - ne sont pas le but suprême de l'alchimie, peuvent même parfois le faire oublier, et n'offrent qu'un intérêt secondaire.

De même que le mystique ne doit pas s'attarder à cueillir les fleurs dont sa route aride se pare de loin en loin, ne pas se complaire dans ces reposoirs-pièges qu'on englobait autrefois sous le nom de « charismes », de même l'alchimiste est sollicité par ses propres résultats transitoires, sollicité d'oublier qu'il a, lui aussi, rendez-vous avec l'Absolu. L'or matériel et l'or spirituel s'obtiennent par un processus analogue et transportable dans tous les domaines où nous pouvons avoir accès, mais malheur si le premier fait oublier ou négliger le second !

Sans doute le procédé ou l'ensemble de procédés que les Rose-Croix nomment l'Ergon et que les Anciens appelaient l'œuvre du Phénix, ce procédé qui fait partie de l'un des quelques soixante-dix codes d'initiation contenus dans l'Évangile, selon la parole de Sédir, n'aurait pas connu une publicité, parfois un peu tapageuse, et n'aurait pas été proposé à tant de chercheurs, sans l'appoint du Parergon, autrement dit de la transmutation métallique.

Pour difficile que soit la tâche de venir à bout des « Travaux d'Hercule », c'est-à-dire de la préparation du futur embryon minéral, elle est presque jeu d'enfants comparativement aux travaux de l'œuvre spirituel. Et ses résultats - tangibles ne fût-ce qu'en espérance - ménagent à celui qui s'est engagé sur cette voie des réconforts, des enthousiasmes, des repères précieux, qui galvanisent les courages et soutiennent des ambitions d'où le « vieil homme » n'est pas toujours absent.

Rien ni nul ne progresse que par la souffrance. Et, à un certain égard, l'alchimiste « laborant » est le « bourreau par compassion » de sa matière. La Loi est une, c'est entendu, mais, quand il s'agit, pour l'œuvre essentiel, de devenir son propre bourreau, d'opérer sur soi-même les mortifications, les sublimations et les purifications qu'on appliquait aux métaux - qui n'en demandaient certes pas tant -, c'est une toute autre affaire !

La grande Loi alchimique, je l'ai dit, s'applique à tous les domaines du créé, purifiant l'impur et amenant l'imparfait à la perfection. Et je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'humains, mê-

me parmi les alchimistes, pour en sonder la largeur et la profondeur.

Saint Paul l'énonce dans le célèbre passage où il dit que ce qui est semé corruptible doit renaître incorruptible. Le Christ en précise l'intangible nécessité, lorsqu'il répond aux initiés d'Éleusis par le mot même de leurs mystères : « Si le grain ne meurt, il reste stérile ». Cette Loi, clef de ce qu'on appelle ici « alchimie » est aussi la clef de bien des choses qui sont également autant d'alchimies - au nom près. Son feu secret est l'Amour et sa matière est tout ce qui a reçu du Verbe, vie et lumière.

Alchimie, la transformation, cellule par cellule, après d'innombrables morts et d'innombrables résurrections, de ce corps périssable en corps glorieux. Alchimie, l'affinement d'une sensibilité au douloureux réactif des épreuves. Alchimie, le dur labeur de l'artiste dans l'incessant effort pour rapprocher l'œuvre de l'idéal entrevu. Alchimies, les greffes, les boutures, les inséminations de l'horticulteur ou du pépiniériste, pour faire du fruit sauvage et âcre un fruit succulent et savoureux ou d'une fleur sauvageonne quelque merveille de coloris, de galbe et de parfum Mais la plus haute alchimie, nous le savons, c'est celle qui a le Verbe, Jésus, pour œuvrant, son amour pour agent, et notre âme imparfaite pour sujet. Relisons la parabole de la vigne et des sarments, toutes ces comparaisons empruntées au règne végétal, et nous finirons par nous faire de l'alchimie vraie, science vive, que seuls peuvent pratiquer les Vivants, une idée point trop disproportionnée. Pousser plus avant ? Un seul moyen ! Les Rose-Croix le faisaient tenir dans la mise en pratique de l'Imitation.

Nous tous, qui n'avons pas la vocation particulière qui fait le Rose-Croix, nous avons celle de l'Évangile, proposée à tous, suivie par bien peu. Alors, si nous persévérons dans la patience et l'humilité - ces deux qualités dont les alchimistes disent que la première est l' « échelle des Sages » et la seconde la « porte de leur Jardin » -, nous n'en aurons plus une « idée », si haute, si juste soit-elle, mais c'est l'Esprit qui nous dévoilera l'essence même et, du coup, l'infini de ses adaptations.

Car, comme disent les Sages chinois : « Lorsque l'on connaît la mère, on connaît les enfants ».

\* \* \*

# « Révélation des mystères des teintures des sept métaux »

Préface de Basile Valentin – 1954.

## Introduction.

Le texte ici donné est celui de l'édition française de 1646. On l'a suivi d'aussi près que possible, en rajeunissant seulement l'orthographe et certaines tournures désuètes. Le signe « & » pour « et » a du être conservé. Par son emploi surabondant, il joue souvent le rôle de simple ponctuation ; en d'autres cas, il aurait fallu le rendre par de multiples prépositions dont on a préféré s'abstenir. D'ailleurs, un texte de cet ordre n'est point un exercice de style.

L'on pourrait appeler cette REVELATION la « Clef » des « Douze CLEFS » de l'auteur. Non seulement celui-ci, - un des Princes de la Philosophie hermétique, - y traite, comme il le promet modestement, des « Vertus médicinales des Teintures des Sept Métaux », mais il y expose, avec toute la clarté permise par la discipline adeptaie, quelques-uns des points les plus secrets de la Doctrine et de la Pratique. Dans la mesure où j'ai pu saisir les indications les plus précieuses du célèbre Adepté, et sans chercher à commenter ce qui porte en soi son propre commentaire, je signalerai au lecteur studieux le contenu des pages 29 et 30, ainsi que celui des pages 72 et 73 (pour n'en pas citer d'autres), qui sont à lire, relire, et peser au carat.

Dans un ordre d'idées analogue, l'on pourra tirer les plus valables enseignements de la figure par laquelle Jacques de Senlecque condense les deux méthodes de l'Œuvre et en laisse à présumer l'Agent. Sur cette gravure, Eugène Canseliet (pp.116-117, de « DEUX LOGIS ALCHIMIQUES ») a dit, je crois, tout ce qu'on en pouvait ouvertement dire, avec la plus lumineuse concision.

S'il m'est permis de clore cette Introduction par un conseil, je me contenterai de développer celui que Basile Valentin donne lui-

même sur la manière de le lire : Expliquer ses écrits **SIMPLEMENT** et **SAGEMENT** car ils portent en eux leur sentence et conclusion.

En effet, notre hermétiste, particulièrement dans cet opuscule, est autrement loyal et direct qu'un Philalèthe ou qu'un Trévisan. Ce qui ne signifie pas qu'il faille l'aborder sans précautions. Si l'excès de crédulité ou d'ignorance est un obstacle évident à l'intelligence de son texte, la trop grande subtilité peut également mener à l'entendre hors de son propos, soit qu'on transpose des abstractions en termes de laboratoire, soit qu'on prenne, inversement, des manipulations fort concrètes, pour des allégories transcendantes. Ici, comme en bien d'autres domaines, l'étudiant devra viser à unir la simplicité de la Colombe à la prudence du Serpent, comme nous le recommande le suprême Initiateur.

\* \* \*

## ECKARTSHAUSEN

Eckartshausen, fils du comte, Charles de Haimhausen et de Marianne Eckart, naquit au château de Haimhausen, en Haute-Bavière le 28 juin 1752, et mourut le 12 Mai 1803.

Il étudia le droit à Munich et à Ingolstadt, se fit remarquer de bonne heure par son sérieux, devint conseiller à Munich en 1776, censeur littéraire en 1780, et abandonna volontairement cette situation en 1793. Membre de l'Académie des Sciences en 1777, réel archiviste secret <sup>(1)</sup> en 1784, il fut nommé en 1799 premier archiviste secret de la Maison de Bavière. Il publia d'abord des ouvrages de droit et de littérature, puis de nombreux ouvrages mystiques. On peut distinguer deux périodes dans ses activités.

Dans la première, il cherche à faire progresser la civilisation et la morale par l'accord de la Religion et de la Science. À cette période appartiennent, entre autres : *Éthique Pour toutes les conditions (Munich 1784)*, *Discours sur le bonheur de l'humanité*.

La seconde période se signale par des œuvres religieuses, comme *Dieu est l'amour le plus pur*, qui parut d'abord en 1790 et eût 9 éditions, puis, fut réédité à Mannheim en 1876.

Ensuite il fit éditer : *œuvres religieuses sur des sujets clairs et obscurs*, qui fut également édité plusieurs fois, en dernier lieu à Stuttgart en 1839. Puis parurent en 1784 *Éclaircissements sur la Magie*, et *Nuits Mystiques*, qui fut réédité par l'Alliance des Mystiques Chrétiens, ainsi que deux de ses autres ouvrages, *Hiéroglyphes pour le Cœur de l'Homme* et *Le Voyage de Kosti*.

Ensuite parurent *Étude des Nombres de la Nature (Leipzig 1794)*, *Esquisse d'une Chimie (Regensburg 1800)*, *La Nuée devant le Sanctuaire (1802)*, et un livre posthume *Sentiments et Temple de la Nature (1804)*.

Tous ses ouvrages sont pleins du louable désir d'aider ses semblables en cherchant à ranimer dans les hommes le pâle reflet du bonheur, de la lumière, et de la magnificence primordiale, cette flamme mystique que le matérialisme n'a pu éteindre. Il les relie à la lumière divine elle-même, qu'il indique comme la source unique de toute félicité humaine. Sa manière, fort éloignée du sectarisme, est au contraire pleine de tact et de mesure. Il conseille amicalement et fait appel à la logique, au cours de ses analyses, pour persuader la raison. La religion, dit-il, n'a pas à craindre la raison, mais les hommes se sont détournés de cette raison pure qu'ils ont échangée contre la politique.

La raison est issue du Saint-Esprit, la politique l'est du matérialisme. Eckartshausen ne méconnaît pas, d'ailleurs, les droits du cœur. Il s'ingénie à l'améliorer, à l'éclairer, à l'inciter au sublime. Notre raison qui peut et doit approfondir toute chose et scruter les secrets de la Divinité, est déçue et trop peu développée actuellement pour embrasser à la fois, d'un coup d'œil lucide, l'extérieur et l'intime des choses. C'est donc au cœur qu'incombe la tâche de la précéder et de l'orienter. Une invincible prédilection pour ce qui est spirituel et divin doit le pousser à extérioriser les merveilleux pouvoirs de la Foi, cette Foi qui peut transporter des montagnes.

La raison et le cœur œuvrent alternativement. Il est inconcevable que l'Esprit Saint puisse illuminer totalement un homme dont le cœur est rempli de désirs inférieurs. Il n'éclairera l'homme que dans la mesure où le cœur lui fera place. Un tel cœur devient peu à peu en état de discerner, en tout, le vrai, le juste, le beau et le bon. Car, il faut prendre garde à ce fait que ne descend dans le cœur que l'Esprit *que celui-ci a appelé*. Les influences spirituelles nous parviennent de deux sources différentes ; nous pouvons être influencés de deux côtés à la fois : Ici est ton bien, dit une voix... ton bonheur est là, riposte l'autre.... Mais un cœur pur reconnaît seul, où est le bonheur apparent, et où réside le bien réel. L'homme doit choisir, et cela, continuellement. Mais le véritable amour pour le sublime et le divin ne trompe pas et l'emporte tôt ou tard. L'amour est le frère de la sagesse.

C'est dans ce sens qu'écrivit et travailla, toute sa vie, Eckartshausen. La voie qu'il propose conduit à la plus haute sagesse, au plus pur amour, à la plus sublime beauté, trois dons gratuits du Père, du Seigneur des seigneurs, aux serviteurs de son Fils, le Verbe Jésus, à ses adorateurs « en Esprit et en Vérité ».

Mais le conseiller d'Eckartshausen n'était pas seulement un métaphysicien aux connaissances purement théoriques ; bien au contraire, il appliqua ses idées et en vérifia la justesse par de nombreuses expériences, dont beaucoup sont restées ignorées, mais dont quelques-unes nous sont connues par sa correspondance.

L'une de ces expériences était la séparation alchimique du principe de corruption matérielle résidant dans la terre, (principe qu'il désigne souvent sous le nom générique de *gluten*), ainsi qu'il ressort de lettres écrites par lui à des chercheurs qui s'occupaient des mêmes travaux. Ces derniers remplissaient un pot de fleurs avec de la terre purifiée d'après ses prescriptions, y enfouissaient un unique grain de blé et laissaient le pot à l'air libre.

Un développement plus rapide et plus intense de la faculté germinative que ce n'est le cas dans de la terre ordinaire faisait résulter de cet unique grain de nombreux épis qui surpassaient en grosseur et en beauté ceux de toutes les variétés de blé connues. Les grains séparés de leur gaine avaient une si naturelle couleur d'or qu'on les aurait crus recouverts d'une fine pellicule de ce métal. Leur goût était plus doux et plus agréable que celui du grain de blé ordinaire, sans cette impression de viscosité adhésive que laisse d'habitude la farine sur la langue.

À l'analyse, on constatait l'absence de colle de farine (ou *gluten*) cause fondamentale de la fermentation et de la corruption de ce produit. Un poulet fut nourri de cette farine près de deux mois, à l'exclusion de tout autre aliment, puis on le tua. Lors de l'analyse du sang, le sérum qui est la cause de sa corruption rapide, ne se retrouvait plus. Le sang, au lieu de se coaguler, demeurait vif et fluide.

De même, toujours d'après ses indications, on fit avec de la graine de lin et Ses sous-produits, de très curieuses expériences. Le chanvre cultivé dans la terre purifiée par sa méthode était d'une inégalable beauté et, de même que la paille du blé poussé dans le même sol, ne pouvait être consumé par le feu vulgaire. Cette « terre vierge » possédait en outre de curieuses propriétés, Ainsi, les vers et les insectes qu'on y déposait s'efforçaient en hâte de s'enfuir, comme s'ils y étaient « dépaysés ». On observa également qu'en en mélangeant deux parties avec une de terre ordinaire et en les arrosant, le tiers impur se trouvait ennobli en peu de temps et que l'élément impur et hétérogène se volatilisait.

Ces expériences, prouvant la possibilité d'une amélioration chimique de la terre, confirmaient les assertions d'Eckartshausen touchant les causes du stade anormal auquel est arrivée l'humanité terrestre, causes sur lesquelles il s'est étendu théoriquement dans tous ses ouvrages. La conséquence qui en découle, c'est la possibilité d'une amélioration, d'une régénération de l'homme tout entier, depuis ses cellules physiques jusqu'à ses organismes éthérés, actuellement faussés et affaiblis par la chute adamique.

Ces vérités nous ramènent invinciblement au Sauveur du Monde, qui, maître absolu de la nature physique morale et spirituelle, peut seul en parachever la triple rédemption.

Notes :

1. On entendait par « réel archiviste » celui qui exerçait effectivement cette fonction., Pour les autres, c'était un titre honorifique, comme celui de Heimrath (conseiller secret) qui ne donnait aucun droit effectif, en dehors de la satisfaction d'en être Pourvu.

\* \* \*

## HERMÉTISME ET POÉSIE.

*Repris dans la Tourbe des Philosophes n°7 - 2<sup>ème</sup> trimestre 1979*

Pour beaucoup, un poète est qualifié d'hermétique, lorsque son ou ses textes révèlent plus ou moins du monde trouble de l'infra-conscient ou d'un évident mépris des lois de la syntaxe et de la ponctuation.

Mépris regrettable, car ce qui distingue les écrits, vers ou prose, authentiquement hermétiques, c'est qu'ils sont rédigés en un langage correct, par des auteurs remarquablement conscients de ce qui est à dire, à suggérer (ou à faire) et que leurs expressions imagées ou techniques témoignent d'un constant souci *d'intelligibilité*.

J'entends ici qu'ils se veulent intelligibles à ceux qui relèvent de la même discipline qu'eux. Ce n'est ni en malmenant la syntaxe, ni en s'abandonnant aux fantaisies de leur subconscient, à voire à ses cauchemars, qu'ils écrivent de façon à demeurer obscurs aux autres.

Parallèlement, la riche iconographie alchimique, conçue pour suggérer ce que la plume se retient de nommer ou de décrire, est aux antipodes des productions anarchiques qui apparentent visiblement certaines œuvres picturales d'aujourd'hui aux gribouillages des bambins ou aux dessins, plus ou moins visionnaires, des aliénés.

Il suffit de compulsier L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE HERMÉTIQUE, du regretté Claude d'YGÉ, ou l'admirable HORTULUS SACER de Douzetemps, pour mesurer le fossé qui sépare les deux ordres de productions.

J'apporterai cette fois la modeste pierre à l'édifice de la poésie hermétique, en évoquant une alchimiste authentique, que je crois pouvoir qualifier d'Adeptes, presque contemporaine et dont les œuvres sont à peu près introuvables. Il s'agit d'Irène HILLELERLANGER qui, après avoir fait publier chez Crès, en 1919,

« son voyage en kaléidoscope »<sup>(1)</sup> - savamment commenté par Eugène Canseliet, - disparut de la circulation, ainsi que toute l'édition commerciale de l'ouvrage. Seuls quelques exemplaires dédiacés peuvent de loin en loin passer des bibliothèques particulières chez quelque bouquiniste. Livre singulier dont la gangue baroque dissimule ou protège une dizaine de pages précieuses, constituant le témoignage que laisse traditionnellement tout Adepté au temps de sa métamorphose, soit selon le sort commun aux mortels soit - et c'est sans doute le cas ici - en un avatar d'un tout autre ordre.

Quoi qu'il en soit, notre alchimiste était ou est également poète. Et sous le pseudonyme de Claude LORREY (que je garderai de décrypter), elle publia, à tirage réduit, plusieurs recueils de vers, presque aussi rarissimes que son livre terminal. J'ai justement sous les yeux l'un de ces recueils dont je tairai la dédicace pour ne révéler que la devise de l'ex-libris : « SICCAT FLAMMA LACRISMAS ». L'ouvrage est intitulé simplement POÉSIE et édité à Bruges, en 1909. L'ensemble contient de belles pièces en vers fort classiques, bien antérieures à leur publication si j'en appelle à l'évidence interne. Le déchirement d'une passion sans espoir ni vouloir de retour s'y exprime avec énergie :

*Je souffre de ne plus souffrir - l'apaisement*

*Pour mon cœur est semblable à quelque cataclysme.*

*L'amour brisé, vaincu, sans joie, sans héroïsme ;*

*Plein d'un mortel poison, expire mollement...*

Mais de tels vers, étrangers à mon sujet, ne m'attarderont pas. Par contre, l'ALLÉGORIE LIMINAIRE qui ouvre le recueil et que je tiens pour le dernier en date, est un morceau hermétique non équivoque, à la fois mystérieux et précis dans ses allusions.

*ALLÉGORIE LIMINAIRE :*

*L'écorce sans éclat de la grenade close  
Recèle un pur trésor lucide et savoureux ;  
Le miel, rayon brillant, parmi l'ombre se pose ;  
Et dans l'obscurité, bien souvent tu reposes,  
Eau limpide et glacée, cristal délicieux.  
L'ivoire et le carmin des roses qui se fanent  
Embaument d'un parfum plus doux la paix du soir ;  
Et, sereine beauté, loin du regard profane,  
Rêve de marbre lisse et de splendeur diaphane,  
Dort la blanche statue au fond du temple noir.  
Sous le feu du soleil, à la lueur de l'ourse,  
Le pèlerin gravit des sentiers sourcilleux.  
Mais, parvenu enfin au terme de sa course,  
En un jardin secret, il trouvera la source,  
La grenade et la rose et le temple d'un dieu.  
Heureux qui sait garder un beau trésor intense :  
Cœur et mains purs, amour, espoir, recueillement,  
Et, dédaignant la vie et le sort sans clémence,  
Comme en un bois sacré plein d'ombre et de silence,  
Dans la divine paix peut rentrer par moment.*

Je voudrais commenter le moins possible... Le premier quintet s'ouvre sur une allusion à la GRENADE emblématique, présente dans nombre d'écrits et de gravures alchimiques comme dans les curieuses sculptures de mainte « demeure philosophale ».

Elle nous indique la Voie choisie par l'Adepté, celle de l'aridité apparente du minéral en gestation, aridité ignée sous quoi se dissimule cette « eau limoïde et glacée, cristal délicieux »<sup>(2)</sup> - faute de quoi l'œuvrant ne serait qu'un simple chimiste, pour ne pas dire un « souffleur ».

Le second fait une allusion directe aux couleurs de l'œuvre, et nous avertit que la « blanche statue dort au fond du temple noir ». « Qui ne noircit pas, ne blanchira pas » est une sentence souvent reprise par les bons auteurs. Et le terme « statue » n'est pas pour y contrevenir, n'étant autre que celle qui illustre le nom de Pygmalion.

Sur le troisième, je serai peu prolige. En lieu et place d'exégèse, je me contenterai de décrire l'un des *Emblèmes* gravés par Girolamo Porro (XVI<sup>e</sup> siècle) : « Quittant un rocher entouré d'eau, un aigle s'élève vers Ourse soutenue par une nuée ». Et je n'aurais que l'embarras du choix si je voulais citer l'un des textes hermétiques qui, à toutes époques, recommandent au chercheur avisé de se guider sur l'étoile polaire ou sur la constellation de l'Ourse.

Les deux derniers vers associent la *Source*, la *Grenade* et la *Rose* : trois étapes capitales de l'Œuvre, si j'en crois les bons auteurs.

Quant au quatrième quintet, il est un peu, si j'ose dire, un hors d'œuvre, encore qu'il renferme certaine allusion répondant à l'une des propriétés attribuées à la Pierre parfaite.

Mon propos n'est pas d'élucider l'hermétisme de ce poème, mais de faire sentir que cet hermétisme existe et qu'il s'exprime avec maîtrise et discrétion en une forme qui l'oppose aux contre-

façons d'une certaine poésie chaotique, qui peut parfois piquer la curiosité, mais non la satisfaire.

Notes :

1. Réédité depuis, par J. Laplace.

2. On lit dans L'ESCALIER DES SAGES de Barent Coender Van Helpen : « Vous saurez... que la Menstrue des Philosophes est une matière luisante, à laquelle les vrais Philosophes ont aussi pour cela donné le non de *Aqua glacialis lucida*, qui est à dire : de l'eau glacée luisante. »

\* \* \*



## LES DEUX ASPECTS DU GRAND ŒUVRE.

### « *Du Menhir à la Croix* »

La connaissance analytique est aux antipodes de la connaissance réelle. La clef de cette dernière est la réalisation de l'Esprit Saint. Pour que cet Esprit fasse en nous sa demeure, il faut que nous renoncions à l'esprit impur, à la fausse lumière du « spiritus mundi ».

Il est écrit dans la genèse que l'esprit obombrait les eaux primordiales, enveloppées par l'Abîme obscur.

Il faut reconstituer cette eau vierge (*Demeure du Saint-Esprit*, disent les litanies) en purifiant notre mental et en oubliant le fatras de connaissances indigestes dont nous avons souillé le miroir de notre imagination. Nous serons alors dans les ténèbres mentales, puisque nous ne puiserons plus dans cette sphère les éléments de la connaissance analytique, fruits vénéneux de l'arbre de science.

C'est dans cette nuit, dans cet état de nudité spirituelle de simplification intérieure, que l'esprit pourra descendre et informer, à nouveau, le chaos microcosmique.

Que nous disent les maîtres de l'alchimie ?

« Ramener une terre appropriée à son état chaotique primordial, pour obtenir *la terre vierge* des sages, aspect sensible de la substance universelle. Cette terre vierge est le *milieu*, la matrice, la nourrice blanche. Animer ensuite cette terre vierge avec le concours de l'esprit universel, spécialisation du *Ruach elohim* de la Genèse. »

C'est ce même processus qui constitue le mode général de l'alchimie spirituelle et le mode particulier d'accession à la Connaissance véritable :

Ramener le mental à la simplicité de la substance première.  
*Dans ce vide l'esprit descendra, afin de l'informer.*

Ici, se cache un double écueil : D'abord l'homme doit choisir son Maître et ne servir que lui seul. Or, trop souvent, il se donne, mais avec réticence, il veut et ne veut pas, dit tantôt *oui*, tantôt *non*, le plus souvent, peut-être. C'est ici le lieu de rappeler la belle parole du Tao : Avoir peu de foi, c'est ne pas avoir *la foi*, et celle-ci, qui lui est semblable : Hors LA VOIE, tout est hors de voie.

Ensuite, l'homme est le champ-clos où s'affrontent *l'Esprit Saint et l'esprit impur*. Il doit donc veiller sur ses désirs, car selon l'orientation et la qualité du désir, l'un ou l'autre de ces esprits fera en lui sa demeure ; en d'autres termes, dans cette *terre vierge* où toute graine pourra porter des fruits *selon son espèce*, germera un rameau de l'arbre de Vie ou un rameau de l'arbre de la science, conformément au mobile secret de l'homme.

On peut ici comprendre combien, sans l'aide du Ciel, le Grand Œuvre spirituel peut être dangereux, et quelles séductions seront mises en œuvre pour qu'il nous apporte la mort au lieu de la vie.

Or, l'aide du Ciel vient à qui la demande sincèrement. D'où, la nécessité de la prière, dont le principe est un acte d'humilité.

Sans l'humilité un tel travail mène directement à la mort spirituelle, car tout sentiment d'orgueil est signe du Malin. Avec l'humilité, ce travail mène à la réception de l'Esprit-Saint, à l'illumination définitive, pourvu qu'on n'oublie pas le Commandement essentiel : *L'Amour du Prochain*.

\* \* \*

## LE GRAND ŒUVRE, BUT ET MOYEN.

*Repris dans la Tourbe des Philosophes n°19 – 2<sup>ème</sup> trimestre – 1982.*

Il semblerait, à première vue, que l'accomplissement du Grand Œuvre classique - j'entends ici parler seulement de l'alchimie métallique -, constitue le but unique et dernier du labeur de l'adepte et la récompense de ses longs et durs travaux. Faire de l'or presque à volonté, grâce à la Pierre, et prolonger en pleine euphorie la vie bien au-delà du terme commun, au moyen de l'Élixir, telle est la double ambition du débutant, devant qui s'ouvre la voie, assez épineuse, qu'il a décidé de parcourir.

Cette vue est d'autant plus répandue, qu'il est peu d'auteurs qualifiés qui ne la confirment, explicitement ou implicitement.

Peut-être est-il permis, cependant, d'attirer l'attention des lecteurs sur quelques textes, donnant un autre son de cloche.

À tout Seigneur, tout honneur : dans le texte de la *Table d'Émeraude*, attribué à Hermès Trismégiste, il est dit, incidemment : « Ici est l'origine d'innombrables adaptations, dont le mode est donné ci-dessus ». Dans un autre ouvrage attribué au même auteur (on ne prête qu'aux riches), il est énoncé que toutes les sciences et tous les arts ont leur principe dans ses aphorismes.

Mais c'est Fulcanelli qui s'est le plus ouvertement étendu sur ce point, comme sur pas mal d'autres, avec ce souci de ne pas tromper, qui le caractérise si hautement.

À l'occasion du passage du *Mercure Commun* au *Mercure Philosophal*, il fait mention de l'Artifice, jamais révélé, qui en assure la réalisation. Et il ajoute : « ... il marque le carrefour où la science alchimique s'écarte de la science chimique. *Appliqué sur d'autres corps*, il fournit, dans les mêmes conditions, autant de résultats imprévus, de substances douées de qualités surprenantes. Cet unique et puissant *moyen* permet ainsi un développement d'une envergure insoupçonnée, par les multiples *éléments simples* nou-

veaux et les composés dérivés de ces éléments, mais dont la genèse demeure une énigme pour la raison chimique. Cela évidemment, ne devrait pas être enseigné. Si nous avons pénétré dans ce domaine réservé de l'hermétisme, c'est parce que nous désirions montrer 1° Que l'alchimie est une *science véritable*, susceptible, comme la chimie, d'extension et de progrès, et non la recette empirique d'un *secret de fabrication* des métaux précieux... 2° Enfin, que les innombrables propriétés, plus ou moins merveilleuses, attribuées en bloc par les philosophes à la seule pierre philosophale, appartiennent chacune aux substances inconnues obtenues en partant de matériaux et de corps chimiques, mais traités selon la technique secrète de notre magistère. »

Voilà qui est enseigné beaucoup en peu de mots !

Et je n'ajouterai qu'une chose, c'est que les Druides alchimistes possesseurs du « moyen » dont parle Fulcanelli, l'appliquaient aussi au règne végétal. Ils tiraient par lui, du gui de chêne, un élixir qui, préparé d'une certaine façon, constituait une véritable panacée, ou presque, susceptible de guérir radicalement des affections aussi redoutables que la tuberculose ou la peste. Préparée d'une façon autre, la même substance constituait *l'élixir du Savoir*. Le récit de la cueillette solennelle du Gui, telle que la relate Plin l'Ancien, et la Légende de Taliésin, se rapportent à ces deux aspects d'un même composé.

Qu'il me soit permis de renvoyer seulement l'inquisiteur de science à ces deux textes, fort instructifs, sans pousser l'indiscrétion jusqu'à lui signaler où et en quoi ils le sont.

Mais, que résulte-t-il de ce qui précède ? C'est que la réalisation du Grand Œuvre, but apparent du labeur hermétique, n'en est au fond que le *moyen*, ou, si l'on veut, la préface.

L'adeptat y débute, mais ne s'y achève pas du même coup. Le résultat obtenu, pour magnifique qu'il soit sans conteste, n'est que l'ouverture des portes du Temple de la vraie Gnose. Cette fin est, incroyablement peut-être, paradoxalement en tous cas, un commencement.

Et, il faut bien admettre que ce Commencement aboutit à des réalisations quasi indescriptibles puisque les Adeptes consommés les ont passées sous silence ou se sont contentés d'allusions aussi brèves qu'énigmatiques.

Mais, il va de soi qu'à ce degré, l'alchimie matérielle rejoint l'alchimie spirituelle. Dans l'*Avant-Propos* de ses *Essais Chimiques*, le Conseiller d'Eckhartshausen s'en explique nettement : « celui qui conçoit cette grande vérité dont parle Saint Paul : *in ipso vivimus, movemur et summus*, celui-là comprendra aisément que Dieu ne laisse jamais tomber les rênes de ses mains sacrées et qu'il ne les confiera jamais à qui n'est pas profondément uni à lui. Cette nature ne serait pas l'œuvre d'une Sagesse infinie, si son auteur n'avait pas pris soin, en même temps, que sa puissance, ses secrets, ses ressorts cachés ne pussent jamais se trouver à la portée d'autres mains que celles dont il est assuré qu'elles ne conduiront jamais les rênes de la nature que conformément à son grand plan... Ce serait d'ailleurs une présomption, proche du blasphème, de vouloir attribuer à l'Être le plus haut, la capacité d'abandonner le plus pur, le plus sacré et le plus élevé de la nature physique à des mains profanes. Je tiens par conséquent pour témérité véritable de vouloir atteindre la sainteté de la nature (qui est connue de fort peu) sans s'être efforcé d'abord d'atteindre la sainteté de la Grâce à l'intérieur. »

La distance est moins grande entre le profane et l'hermétiste en possession de la Pierre, qu'entre cet hermétiste et l'Adepté parfait qu'une telle possession devra faire de lui, s'il sait s'en rendre digne.

Telle est du moins ma conviction.

\* \* \*



## L'ALCHIMIE, ART DE LA RÉDEMPTION.

*Article paru dans « Le Charivari » n°16, de mai - juin - juillet 1972.*

Dire exactement ce qu'est l'Alchimie vraie n'est pas si facile !... Pour le grand nombre, elle est l'art de transmuter en or les métaux.

C'est un peu comme si l'on disait que la zoologie est une science qui s'intéresse aux papillons ! Or l'alchimiste n'est ni spécialement, ni obligatoirement un « faiseur d'or », quoique il le puisse éventuellement, dans tel but déterminé. Je dirai même qu'on peut opérer des transmutations sans être le moins du monde alchimiste. Des transmutations ? La nature en fait à longueur de journée, à notre nez et à notre barbe ! ...

Pour bien des chercheurs modernes, d'autre part, l'essentiel de l'alchimie se résume en une ou des « techniques » ; retrouver ces techniques serait enfin mettre la main sur la clé authentique du sanctuaire.

Certes, comme toute science appliquée, l'alchimie a ses techniques particulières. Et certaines de ces techniques, lorsqu'il s'agit d'alchimie métallique, peuvent se comparer jusqu'à un certain point à celles de la chimie. Je ferai seulement observer qu'un garçon de laboratoire peut savoir manipuler sans être pour cela au niveau de l'ingénieur chimiste. Ravaler l'alchimie au niveau des tours de main qu'elle peut comporter c'est s'en interdire la compréhension profonde.

Sur la nature même, essentielle, de l'alchimie, d'autres se font une idée erronée. Tels ceux qui se la représentent comme une branche du tantrisme ou ceux encore qui la confondent avec la magie.

En fait l'alchimie n'est pas seulement une technique, pas seulement une science, voire une philosophie, quoique étant tout cela par certains côtés ; elle est, avant tout, une voie spirituelle.

Et c'est ce substrat spirituel qu'il importe d'abord de saisir si l'on veut la situer sans trop s'écarter de la vérité.

Quant à la pratiquer sans y laisser sa bourse, sa santé ou sa raison, c'est une autre histoire ! ...

Ce substrat sur lequel elle se fonde m'apparaît sous deux aspects complémentaires, dont l'expression sur le plan humain pourrait s'écrire : Chute et Rédemption.

C'est pourquoi l'alchimie trouve sa forme la plus achevée chez les adeptes appartenant à l'une des traditions qui signalent, à l'origine de notre accès en ce monde, la chute, la déchéance de l'Homme universel, que la Genèse nomme Adam. C'est donc, nommément, dans le judaïsme, l'islamisme et le christianisme que se recrutent ces adeptes.

Cette chute qui fit de l'homme et de la matière de notre monde ce que nous en connaissons actuellement, je n'ignore pas que le mazdéisme ancien y fait allusion, que l'ancienne Egypte ne l'ignorait pas, que les druides la professaient ; ces traditions n'en extériorisaient pas la connaissance, car elle touchait, comme Fabre d'Olivet l'a signalé, au redoutable problème du mal, qu'il était interdit de discuter en public. L'orphisme a également laissé sur la chute des mythes révélateurs, celui de Déméter et de Proserpine et celui aussi de Prométhée. Mais l'explication en était réservée aux mystes d'un certain grade et les initiés ont fidèlement tenu leur serment de silence.

J'ai dit que la sagesse égyptienne n'ignorait pas ce grand drame de la chute adamique et, par voie de conséquence, que l'alchimie lui était familière. Par l'intermédiaire de Moïse, elle transmet ces enseignements aux Hébreux et, ultérieurement, aux Arabes par l'intermédiaire copte.

Par cette chute adamique, ce qui était substance incorruptible fut, pour reprendre le langage de l'apôtre Paul, semé corruptible. Le corps glorieux d'Adam s'émietta, s'assombrit, se cristallisa en d'innombrables apparences, au sein d'un univers fermé, quoique immense à nos yeux, soumis aux lois implacables du destin. Mais, en même temps (si j'ose employer une expression impropre) le travail de Rédemption, la réintégration conçue par le Verbe comença.

Cette réincrudation, cette régénération - de quelque nom qu'on la baptise, - se poursuit et se poursuivra à travers tous les états de ce que nous appelons matière, des plus subtils aux plus grossiers et à travers toutes les formes que prennent et prendront les créatures entraînées dans la chute de l'homme universel, des vibrions aux planètes, des élémentals aux génies cosmiques.

En saisir les processus les plus accessibles à l'entendement de l'homme terrestre, intervenir sur eux consciemment en les hâtant et en écartant les obstacles qui les entravent, c'est tout le programme de l'alchimie essentielle, qu'on peut envisager, de notre point de vue, sous deux aspects complémentaires : un travail de purification que celui qui prétend au beau titre d'alchimiste doit opérer sur soi-même ; et une application charitable des principes de ce même travail à l'extérieur, afin de coopérer à la réintégration finale et d'en hâter le terme.

### La lèpre des métaux.

L'une de ces applications de l'alchimie principielle, celle à dire vrai dont l'éclat doré a masqué la lumière des autres, c'est l'alchimie métallique : guérir ce que les vieux Maîtres appelaient la « lèpre des métaux », après avoir guéri d'abord sa propre lèpre, sa propre cécité, voilà le programme de l'alchimie dans son application la plus connue. Mais la cupidité humaine a centré ses désirs impurs autour de cette œuvre de purification, à tel point que peu à peu, alchimiste est devenu synonyme de « faiseur d'or ».

L'homme terrestre, non régénéré, qui s'est tissé un cocon mental, astral et physique qui ne laisse plus filtrer, comme le dit Saint Jean, « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » est, de ce fait, inapte à comprendre le vrai sens de l'alchimie : il cherche des formules, des « trucs », des « tours de main », s'imaginant que toute l'alchimie réside en quelque description de laboratoire. Il cherche, surtout, tant qu'il n'est pas éclairé d'en Haut, la richesse, la puissance et la longévité ; il rêve de continuer à régner dans les ténèbres et non de servir dans la lumière.

C'est pourquoi il ne retient en général de l'alchimie que ces deux résultats, bien secondaires cependant : la poudre de projection et l'élixir de longue vie ...

Ce faisant, il s'interdit de trouver autre chose que de la poudre de perlimpinpin. Et quand, à force de torturer les métaux à contresens de leur évolution normale, il a réussi à reproduire l'un de ces travaux mineurs, que les maîtres d'autrefois appelaient « petits particuliers », il n'est pas loin de s'estimer Rose-Croix ou, s'il lui reste un semblant de modestie, à tout le moins « rosicrucien ».

Il oublie que l'Œuvre essentiel, celui qui commande tous les autres, est ce que les Rose-Croix appelaient l'Ergon, l'Œuvre par excellence, cet œuvre dont le « Moi » est la matière brute et dont un aspect du verbe est l'Agent. L'œuvre matériel, les Rose-Croix le nommaient le Parergon. Être Rose-Croix implique qu'on puisse réaliser le Parergon, c'est-à-dire l'Œuvre transmutatoire métallique, mais que non nécessairement qu'on l'ait effectivement réalisé ou même entrepris.

Par contre, être Rose-Croix implique nécessairement qu'on ait entrepris et réalisé l'Ergon, le dur et quotidien travail sur soi-même, le véritable Œuvre du Phénix, qui doit donner le coup de grâce au vieil Adam ou, pour employer une autre terminologie, à l'homme du Torrent. Poursuivre d'abord le mirage doré de la transmutation métallique, c'est mettre la charrue avant les bœufs ; c'est vouloir faire produire des fruits à un arbre mort ou, si l'on préfère, faire produire des fruits savoureux à un sauvageon non greffé.

Ainsi toutes les opérations décrites par les vrais alchimistes doivent-elles s'entendre simultanément au physique et au spirituel, l'un n'excluant nullement l'autre.

Il y a au centre des choses, comme le dit d'Eckhartshausen, un élément incorruptible, gage et générateur d'incorruptibilité.

Cet élément primordial, il faut le dégager des « ombres cimmériennes », c'est-à-dire des impuretés dont il s'est revêtu et qui le déguisent aux yeux profanes « avec délicatesse et une extrême prudence », selon le charitable conseil de la Table d'Émeraude. Ainsi, les substances épurées et revivifiées sont ramenées peu à peu à leur substrat incorruptible.

Pour une telle transformation, un agent dynamique et mystérieux, qui reçut bien des noms, est indispensable, c'est même sa connaissance et son emploi judicieux qui sont requis absolument pour toute opération réellement alchimique. En ce qui concerne l'alchimie spirituelle, il n'y a aucun inconvénient à le nommer : là, cet agent est l'Amour et sa source intarissable est le Verbe, dans sa fonction de Rédempteur, il en va autrement s'il s'agit d'alchimie métallique. En ce domaine, les alchimistes sont excessivement discrets. Aucune des énergies utilisées par les chimistes (y compris l'énergie nucléaire) ne peut lui être substituée.

Cette Eau Ardente, cette Manne Rorante, n'est ni un alcool, ni un acide, ni l'électricité ou le fluide nerveux, comme le conjectureraient occultistes ou magistes du dernier siècle. Ce qui prouve, soit dit en passant, le fossé qui sépare ces trois disciplines. Évidemment, ce n'est pas davantage l'algue appelée Nostoch et, moins encore, la rosée de mai, simple image analogique, laquelle m'abusa pendant les longues années où, m'imaginant « faire de l'alchimie », je ne faisais que de la fort médiocre chimie.

Je dirai seulement que son utilisation aboutit à une résurrection, à une « nouvelle naissance » dans l'ordre minéral ou dans l'ordre physiologique. J'ajouterai que le moindre laboratoire de chimie fourmille d'instruments compliqués et coûteux et regorge d'innombrables produits. Il faut avoir franchi le seuil d'un laboratoire

alchimique pour savourer pleinement le contraste : quelques récipients et instruments très simples, un modeste fourneau pour la coction et une douzaine de corps minéraux. Comme l'a écrit le grand alchimiste et mystique chrétien d'Eckhartshausen : « avec les moyens les plus simples peuvent être provoquées les réalisations les plus admirables ».

### L'une des formes du Yoga.

Ainsi, en négligeant les détails, je pourrais donner une définition générale de l'alchimie, telle qu'elle résulte de la lecture des classiques en cet art, Basile Valentin, Jacob Boehme, Nicolas Valois, pour ne pas citer de noms trop récents : elle est l'art d'effacer les conséquences de la Chute adamique, tant dans le microcosme que dans le macrocosme, tant au spirituel qu'au matériel.

Il est évident que cette définition ne vaut, strictement, que pour l'occident, où la voie résumée par le mot alchimie s'est codifiée, orientée, précisée dans une direction spéciale, si bien qu'on peut entendre ailleurs, sous ce même vocable d'alchimie ou d'hermétisme, des doctrines et des pratiques distinctes.

Je n'ignore pas que la Chine et l'Inde ont édifié des techniques que l'on qualifie parfois, ici d'alchimiques. Ce qui n'est pas toujours exact.

Le Tan ou « cinabre » des Chinois sert à confectionner un certain élixir d'immortalité, à moins qu'il ne soit que le voile ou le prétexte de quelque procédé plus impénétrable à nos yeux. Ce serait une erreur de le confondre avec l'élixir de longue vie, tel que les alchimistes l'entendent. Il n'est guère entre eux de ressemblance autre que dans le terme qui sert à les désigner.

D'autre part, des procédés hindous parallèles constituent l'une des nombreuses formes du Yoga. Nous sommes toujours assez loin de l'alchimie traditionnelle. Il s'agit, en gros, de rétention et de circulation du souffle et de son contenu interne : le Prâna. On peut aussi comparer l'Eau et le feu de certains traités orientaux

avec les éléments portant les mêmes noms dans les livres occidentaux : il n'y faut qu'un peu d'ingéniosité et de penchant pour le syncrétisme !

Nous sommes ici dans le domaine magique, et même dans la magie tantrique, mais non dans l'alchimie. L'Eau et le Feu, dont naît et se sustente l'Embryon secret, représentent les deux énergies complémentaires de l'armature subtile de l'être humain, que l'Inde nomme Ida et Pingala, énergies dont le support, également double, est notre système nerveux vago-sympathique.

L'alchimie traditionnelle ne peut se confondre avec des Voies qui appartiennent à un domaine différent, et qui peuvent mener celui qui veut les suivre sans préparation et sans un guide expérimenté à la consommation et à la folie, érotique ou non. Les procédés du magnétisme personnel sont également inopérants : plus d'un étudiant en a fait la décevante expérience, après avoir cru trouver le mot de l'énigmatique alchimique dans la transfusion d'une portion de sa propre vitalité dans le vase hermétique. Outre qu'elle est inefficace, une telle technique ne va pas sans dangers. Et je n'oserais affirmer qu'elle n'a pas regrettablement contribué à hâter la fin d'Albert poisson qui l'utilisait.

D'ailleurs l'alchimie, même opérative, déborde le cadre du règne minéral. J'en prendrai pour exemple le « remède universel » des druides, à la fois Panacée et Élixir du Savoir, prototype du Sôma de l'Inde, tiré alchimiquement du gui du chêne, au moyen de l'agent secret dont j'ai déjà parlé.

### Énergie plus haute.

Ainsi, en alchimie, comme en bien d'autres domaines, il y a davantage d'appelés que d'élus. Gare aux fausses vocations ! ... Tel se croit alchimiste, en toute bonne foi, qui risque de terminer sa vie dans la peau d'un simple « souffleur ». Ce que les Anciens résumaient dans cet aphorisme : « Tout bois n'est pas bon pour faire un Hermès ». Aphorisme à double entente, d'ailleurs, puisqu'il fait allusion au choix difficile du Subjectum artis.

Précisons maintenant quelque peu le Grand Œuvre métallique, puisque j'ai assez parlé de l'autre, le Grand Œuvre spirituel. Il consiste à ramener un métal ou un sel métallique à un état non différencié, ce qui est proprement une dé-spécification du corps, au moyen d'une énergie plus haute, plus universelle que celles qu'emploie la chimie moderne. Devenu un accumulateur de ladite énergie le corps en question, ses éléments corruptibles éliminés, est ensuite orienté vers une re-spécification autre (en général celle de l'or) et peut communiquer cette spécification ou « teinture » à d'autres corps métalliques mis en fusion.

Si l'on arrête l'opération à un certain stade, non opératoire, ce même corps fournit à l'adepte la fameuse « Médecine universelle » ou « Panacée », qui, infusant cette énergie à des organismes débilités, les revitalise tout en les désintoxiquant.

Un troisième emploi de ce corps constitue ce que l'on a appelé l'Élixir des Rose-Croix, donnant aux sens psychiques de l'homme une pénétration particulière. Sur ses effets, ses avantages et ses dangers, Sir Bulwer Lytton a écrit dans son *Zanoni* des pages décisives. Mais c'est ici le pont qui pourrait relier l'alchimie à la magie - et l'on me permettra de n'en pas dire davantage.

\* \* \*

## LA LUMIÈRE DÉBROUILLANT LE CHAOS.

Cette phrase, qui constitue le titre d'un célèbre ouvrage alchimique, pourrait également servir de titre et de résumé à la plupart des cosmogonies antiques. Il est vrai qu'il faudrait s'entendre une bonne fois sur ce qu'est cette « lumière » et sur ce qu'est ce « chaos » qui, sous bien des noms, Bahu, Erebus, Tiamat, figure en tête des chronologies symboliques de la plupart des peuples de l'antiquité.

Les symboles cosmogoniques sont intéressants à plus d'un titre, ils valent bien, quoi qu'en pensent les modernes, les créations de nos philosophies actuelles, et sont, en particulier, beaucoup plus proches de la vérité essentielle que les « systèmes du monde » à base plus ou moins scientifique, la science, telle qu'elle est entendue de nos jours, étant le domaine du muable, de l'incertain, du borné.

La tradition judéo-chrétienne contient, sans nul doute, l'aspect de l'éternelle vérité le plus accessible à notre entendement.

Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher à en pénétrer les formes, pour communier avec leur esprit toujours vivant.

Nous appuyant sur les travaux de Fabre d'Olivet, sans nous en faire l'esclave aveugle, nous allons essayer de projeter quelques lueurs sur les principes cosmogoniques décrits par Moïse. Sans doute, nous ne dirons pas tout. Nous ne prétendons pas « révéler » des secrets abstrus. Nous ne dirons pas tout, pour trois raisons majeures. La première, c'est que nous ne nous imaginons pas tout savoir ; la seconde, c'est que des principes véritables ne se laissent pas décrire comme des phénomènes ; la troisième, c'est la raison de convenance qui nous ordonne d'éviter le mot propre, lorsque celui-ci est susceptible de mettre sur la voie de certains secrets pratiques, toujours dangereux pour ceux dont les forces morales ou la volonté ne sont pas en rapport avec l'étendue de leur curiosi-

té ; de plus, définir, c'est dogmatiser, et l'allure dogmatique ne nous convient en aucune façon.

Ce qui suit doit donc être pris comme les résultats de méditations personnelles, avec toutes les possibilités d'erreur qu'elles comportent.

La catégorie de lecteurs que ce genre de recherches intéresse ou passionne, doit s'en souvenir. Si, ici et là, une idée s'accorde avec le résultat de leurs propres recherches, ou confirme quelque intuition encore floue, notre but sera atteint.

C'est pour cette catégorie de lecteurs, cheminant sur une des voies qui conduisent à la Voie, que nous voulons rappeler quelques directives générales pour cet ordre de recherches.

Tout d'abord, ne pas être trop pressé. Une hâte fébrile mène droit à l'erreur. L'imagination surexcitée peut jouer bien des vilains tours. Ensuite, puisque les livres sacrés contiennent, non seulement une métaphysique, mais aussi une éthique, il est nécessaire, *absolument nécessaire*, de ne pas faire abstraction de l'une au profit de l'autre ; sinon, le déséquilibre qui en résulterait fausserait irrémédiablement le fonctionnement délicat de la sphère intellectuelle. Se souvenir à propos que l'arc n'est pas fait pour rester tendu, comme l'a dit judicieusement Kong-Tseu. Enfin, ne pas s'imaginer que les vrais secrets se laissent écrire. « *Ce que je sais le mieux, je ne le sais que pour moi* », disait Goethe ; il avait raison. C'est seulement par l'intuition, que certaines lumières nous deviennent sensibles ; le mental, représentant du Destin dans la sphère intellectuelle, agit comme ce dernier, d'une manière mécanique, poussant rigidement à leurs conséquences logiques, les principes que l'intuition humaine a reçus. Mais il lui est impossible de poser les principes et il ne faut pas lui laisser usurper un rôle qu'il ne peut assumer. La force qui fait croître les plantes n'est pas celle qui les spécifie comme telles.

Le vrai chemin, c'est celui de la simplification, de l'unification du moi faire du cœur un miroir tranquille, capable de refléter correctement les clartés d'En-haut.

Rien n'est impossible au chercheur vraiment désintéressé, qui se tient dans l'humilité et dans la charité. Si l'on comprend que l'homme ne possède que ce qui lui est donné et qu'il n'est par conséquent qu'un serviteur inutile, l'humilité devient facile. Si l'on se rend compte que l'Amour est la clef des clefs, la charité vraie peut naître. Celui qui saisit la vérité de ce qui précède, et dont la bonne volonté est prête à le traduire dans la grise réalité quotidienne, celui-là ne tardera pas à récolter les fruits de sa persévérance. N'est-il pas écrit : « *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu !* »

L'auteur de *La Langue Hébraïque Restituée*, pensait que la *cosmogonie* proprement dite, de Moïse, était renfermée dans les 10 premiers chapitres du Sepher Bereshith ou Genèse, considérant le premier comme le dixième de sa *théogonie*, et le dixième comme le premier de sa *géologie*. Moïse ne nous ayant pas laissé sa théogonie, force nous est de situer approximativement le début du Sepher, afin de nous rendre compte s'il y est question de la création primitive ou d'une création secondaire, dont l'intérêt résulte surtout du fait que nous lui appartenons.

Nous avons de fortes raisons de pencher pour cette dernière hypothèse, le fait même des ressemblances de cette cosmogonie avec les cosmogonies phénicienne et assyrienne, la notion sans doute implicite, mais nullement explicite de la chute des anges, l'omission, dans le récit de la création, de celle du monde angélique, sont autant de présomptions en sa faveur.

C'est dans ce sens que nous interpréterons les paroles de Fabre d'Olivet (*Théodoxie Universelle*) : « Je vous dis que le développement de l'Univers est une résurrection ».

Si la cosmogonie se renferme dans la décade sacrée des 10 premiers chapitres du Sepher, il nous est apparu que les 10 premiers versets, décade de cette décade, en renfermaient tous les principes. Que la division en versets, soit ou non due, à Esdras, importe peu. L'important est que cette division s'offre à nous comme intentionnelle.

Ces dix versets nous représentent, groupés autour du Principe Central ALEIM (Lui-les-Dieux), 12 principes ou modifications de principes dont voici les noms : ThEUM, MaIM, HOSheK, RUaHALEIM, AOR, IOM, LILE, ShaMaIM, RaQIWha, IMIM, IBéShE, AReTs.

Il s'en faut de beaucoup que ces principes aient tous la même importance ; certains ne sont qu'un aspect particulier, qu'une certaine phase de développement ou de manifestation des autres ; si le nom de « principes » peut leur être laissé pour la commodité du langage, il ne leur conviendrait pas en stricte justice.

Un premier classement s'avère donc nécessaire nous l'établirons comme suit :

*Principes primaires, relevant de la théogonie ou tout au moins de la primitive création :*

ALEIM la Divinité conçue à travers l'Angélicité,

ThEUM l'Abîme primordial, source passive des « possibles »,

RUaH-ALEIM : le Verbe-Lumière, la puissance créatrice du Très-Haut, considérée en soi, comme. Parole de IEVE, ou à travers l'angélicité.

*Principes sur lesquels va s'exercer l'effort créateur, ou, pour parler comme Fabre d'Olivet, l'œuvre de résurrection :*

MaIM : les eaux primitives, spécification du ThEUM, HOSheK : le feu ténébreux, né de la chute de l'archange.

*Principes particuliers de la création décrite par Moïse, dans le but de réparer l'état des choses créé par la révolte des anges :*

AOR : la Lumière verbale, manifestation de RUaH-ALEIM dans cette création particulière. Il est l'Agent exerçant son action sur maïm-hoshek, déjà nommé, c'est-à-dire sur les Eaux enténébrées, va s'opposer comme IOM (jour) à HoSheK, réagissant comme LILE (nuit). De cette lutte vont naître :

1° De MaIM (eaux), séparées des ténèbres :

ShaMaIM : les eaux spiritualisées, source des existences spirituelles, RaQIWha : les eaux moyennes ou éthérées, IMIM : les mers ou les eaux inférieures.

2° Et de HOSheK (la ténèbre séparée des eaux) :

IBeShE : l'aridité, origine de : AreTs : la « terre », source des formes matérielles.

Cette distinction faite, nous pourrions lire avec plus de fruit la traduction des dix premiers versets, faisant remarquer toutefois qu'une traduction de cet ordre est illusoire, et que le terme *paraphrase* serait plus convenable :

En principe, ALEIM décréta l'existence potentielle des *cieux* (ShaMaIM) et de la *terre* (ARETs) <sup>(1)</sup>.

Or, la *terre* n'était encore que puissance d'être, en germe dans une autre puissance d'être <sup>(2)</sup>, et les *ténèbres* (feu centralisé) étaient sur la face de *l'abîme* (existence potentielle indéfinie), en lequel s'annulaient mutuellement l'énergie centralisatrice, des ténèbres et la motilité expansive des eaux mais l'Esprit divin (RUaH-ALEIM), souffle fécondateur, exerçait déjà son activité sur la face des eaux <sup>(3)</sup>.

Car ALEIM manifesta sa volonté, disant <sup>(4)</sup> « Que soit la *Lumière* ! » Et, déjà, elle était. Cette Lumière, intelligible et non sensible, est l'aspect que prend pour nous le Verbe créateur ; cette lumière intelligible peut se rendre sensible, dans le temps, passant de son immuabilité éternelle à sa manifestation créatrice, (*jour*), puis se réintégrant ensuite dans son état primitif, une fois les principes décrétés, déposés dans la sphère cosmique. C'est ce mouvement même de la lumière qui détermine les modes de la durée, sans d'ailleurs que son éternité en soit affectée.

ALEIM, considérant cette lumière comme bonne, (manifestée en vue du bien), l'opposa aux ténèbres. Son rôle était de changer les ténèbres en les dissolvant, en les illuminant pour les faire participer, *de nouveau*, à sa propre nature, après les avoir séparées des eaux.

Et ALEIM caractérisa la lumière, dans sa manifestation, du nom de jour, (cycle de réalisation d'un décret divin, manifestation du Verbe cosmique) <sup>(5)</sup>. Ensuite, il caractérisa les ténèbres du nom de *nuit* (LILE) : manifestation négatrice <sup>(6)</sup>. Ainsi fut, du passé au futur, du début à sa fin <sup>(7)</sup> le jour premier (première phase de l'œuvre rédemptrice). Puis ALEIM manifesta sa volonté, disant : il y aura un espace raréfié, éthéré, (RaQIWha), dans le centre, (il ne s'agit pas du centre géométrique), des eaux universelles ; et il opérera un mouvement de différenciation hiérarchique au sein des eaux.

Et ALEIM effectua l'ipséité de la *raréfaction éthérée*, afin de différencier les eaux d'après ce moyen terme, ce mouvement s'opéra entre les eaux qui s'alourdissaient, se condensaient, et celles qui s'allégeaient, se dilataient, par rapport à cette *raréfaction éthérée*. Et ainsi fut.

Alors ALEIM caractérisa l'espace éthéré du nom de cieux <sup>(8)</sup> : eaux glorifiées. Ainsi fut, du commencement à la fin, le second jour (seconde phase de l'œuvre).

Manifestant encore sa volonté, ALEIM dit : « une tendance interne et irrésistible poussera vers un lieu déterminé, les eaux inférieures à celles qui constituent les cieux. Ainsi, *l'aridité* deviendra sensible » <sup>(9)</sup>.

Et ALEIM caractérisa *l'aridité* (feu interne centralisé) du nom de *terre* (AReTs), élément compacté <sup>(10)</sup> ; et le mouvement gravitatif des eaux inférieures, il le caractérisa du nom de *mers* (IMIM) : manifestation aqueuse universelle <sup>(11)</sup>, enroulements et déroulements fluidiques.

Il nous reste peu de choses à ajouter à ce qui précède. Le lecteur pourra tirer ses conclusions sans notre aide, si aide il y a <sup>(12)</sup>.

Déjà, dans cette cosmogonie, nous voyons le Verbe, non pas dans sa fonction de Créateur, au sens le plus absolu du mot, mais dans celle de Rédempteur.

Sa fonction de Créateur appartient à la Théogonie, dont nous n'avons pas à nous occuper, fort heureusement pour notre vue bornée.

Il exerce cette fonction rédemptrice en séparant les eaux des ténèbres, puis en créant un univers Mixte dont ADaM, l'homme

universel, doit être le couronnement, Il est bien là, comme le dit Saint Jean, « *la Lumière qui cherche à éclairer les ténèbres, mais que les ténèbres cherchent à repousser* », car Lucifer préfère régner dans l'ombre que servir dans la lumière.

L'exposé de Moïse, quoiqu'il n'y soit pas question directement de la création des anges et de la chute, d'une partie d'entre eux, ne s'éclaire vraiment que si l'on tient compte de ces deux faits. C'est donc avec raison qu'on peut appeler l'œuvre des six jours une « résurrection ».

Et c'est le Verbe qui est l'agent de cette résurrection, comme il est celui de la résurrection de l'Adamité déchue.

« *Et le Verbe était la vie, et la vie était la lumière des hommes* »... On peut rapprocher de cette affirmation de l'apôtre ces paroles du Christ, qui prennent, après ce qui précède, un singulier relief : « *Je suis la Résurrection et la Vie* ».

Notes :

1. Le verbe BaRA, qu'on a traduit par « créer » n'a pas forcément ce sens. Ici, il exprime une activité transformatrice, opérant sur un élément préexistant. Le signe de toute virtualité interne, B, forme ce verbe, combiné au radical AR, dont nous reparlerons plus loin.

2. En effet, la « terre » était en germe dans les ténèbres, et celles-ci devaient se manifester comme nuit en se séparant des eaux, pour qu'elle puisse naître.

3. Les eaux, au sens primordial, se confondent avec le ThEUM, l'Abîme. Au sens restreint, correspondant à l'œuvre que retrace Moïse, elles s'en distinguent ; elles forment la portion de cette substance vierge, captée par les anges déchus, pères des ténèbres. Le nom même de celles-ci : HOSh-eK, porte sur le même radical que celui du tentateur Na-HaSh ; ceci est à considérer soigneusement. Fabre d'Olivet semble avoir confondu, dans sa traduction Na-HaSh et SaTaN, le tentateur et le, magnétisme pervers sur et par lequel il règne.

4. Disant... Le verbe AMoR est employé par Moïse concurremment à la préposition ath, pour marquer l'institution d'une chose en principe,

en puissance. Il emploie, au contraire le verbe QaRA, en omettant cette préposition, chaque fois qu'il s'agit d'une réalisation effective, d'un passage de puissance en acte.

5. IOM est formé de IM (mer) illuminé par le signe du Verbe : O. C'est la vibration des eaux et leur illumination.

6. LILE (nuit), est le mouvement opéré au sein des ténèbres par la manifestation lumineuse. Les ténèbres réagissant sous l'influence de la lumière, subissent donc une modification profonde. Si l'on se borne aux apparences, on y verra un plus grand mal, quelque chose comme le passage de l'indifférence à la haine, mais essentiellement c'est cependant un plus grand bien... Le mouvement, fut-il réactif, est toujours une victoire de la vie. La nuit est donc une modification des ténèbres, inversement proportionnelle à cette modification de la lumière que Moïse nomme jour.

7. Du début à la fin... Il est remarquable que Moïse emploie une expression contraire : V'IEI WheReB, V'IEI BoQeR : « et fut soir et fut matin ». La raison profonde de cette marche étrange réside dans le sens symbolique des termes employés : WheReB, l'Erebos des Grecs, signifie soir dans le sens d'obscurité ; BoQeR indique, au contraire, un dégagement graduel de lumière. Chacun des jours ou cycles lumineux décrits par Moïse, constitue une nouvelle étape de la lutte victorieuse du Verbe-Lumière contre les Ténèbres infernales. Chacune de ces périodes débute dans un stade relativement ténébreux par rapport à sa fin. La phrase de Moïse signifie donc : « et fut point de départ obscur, et fut terme plus lumineux », (de telle ou telle période cosmique), Tout le récit est ainsi subordonné aux phases de cette lutte de la Lumière et des Ténèbres, qui en est le nûud.

8. Cieux (ShaMaIM) : Kunrath avait pressenti la formation de ce terme, que Fabre d'Olivet a exposé : ShaM-MaIM : les eaux glorifiées, sublimées, illuminées, En un certain sens, on voit que les cieux (une fois formés) se confondent avec le firmament (RaQIWha, l'orbe éthéré). Cependant Moïse établit entre eux une certaine distinction... Les deux grands « luminaires » (qu'on a pris trop facilement pour le soleil et la lune qui n'en sont que les symboles) sont placés dans le « firmament des cieux ». Ceci ne saurait être sans raison.

9. L'aridité (IBeShE)... La formation hiéroglyphique de ce mot peut nous amener à concevoir quel feu ténébreux est l'élément propre de HOSheK.

10. Le radical du mot AReTs אֲרֵץ est le même que celui d'AOR אֹר (la lumière du Verbe). Terminé par le signe involutif Ts, et privé du signe même du Verbe (O), ce mot exprime bien la manifestation de l'énergie propre de l'archangélicité déchue. Bien médité, il nous retrace la cause de sa chute, et quelle sorte de puissance est encore la sienne.

11. IMIM, les mers, recevant le signe du Verbe, deviennent IOMIM : les jours. La clef de la rédemption universelle se montre ici à découvert.

12. Notons seulement que dans la création primitive, nous pourrions sans doute retrouver, avec leur plus large acception, les principes énoncés ci-dessus, sauf, bien entendu, les Ténèbres. Il n'y a pas de création possible sans un agent, qu'on l'appelle « la Parole créatrice », RUaH-ALEIM, Pneuma ou l'Éternelle Lumière, il n'y a pas de création possible sans un moyen, qu'on l'appelle « la Vierge de Lumière » ; les Eaux Abyssales (MaIM-ThEUM) ; la prima materia ou la substantialité universelle. La vibration ou l'illumination des Eaux est le grand mystère dont le comment échappe absolument à l'entendement humain. Dire que tout est « vibrations » n'explique rien ; dire qu'il n'y a ni matière, ni esprit, mais seulement des vibrations ou des tourbillons, est inconséquent : il n'y a pas de tourbillon de vide dans le vide, il faut de toute nécessité deux choses : un plasma susceptible de tourbillonner et une impulsion indépendante, capable de provoquer le tourbillon. On peut en dire autant de toute vibration qui suppose toujours un corps vibrant et une impulsion vibratoire ; la meilleure image de l'animation de l'Univers - mais combien grossière - serait celle d'une corde de violon, (dont la tension même suppose déjà une opération de l'esprit), que le doigt de l'artiste fait vibrer avec toutes ses harmoniques. On sent, bien que faire, de la vibration en soi, quelque chose d'indépendant de l'artiste et de la corde, et surtout d'en faire l'origine de l'artiste et de la corde (ceci s'appelle gravement la « polarisation de l'élément neutre en positif et négatif » c'est méconnaître, totalement la portée du symbole. Il n'y a de telle polarisation qu'au sein même des eaux. Tous les systèmes qui nous parlent de la polarisation de l'Unique, ne dépassent donc pas cette notion et font

abstraction de l'Agent, considéré dans sa primordiale indépendance,  
dans son essentielle activité.

\* \* \*

## LE BOURDON ET LA MÉRELLE

### *Avertissement liminaire*

Il convient d'abord de dissiper toute équivoque : les considérations qu'on propose ici sont nettement paralinguistiques : Il ne s'agit nullement d'étymologie, soit profane, soit prétendument ésotérique. Si « ésotérisme » il y a, celui-ci s'apparenterait aux jeux et logoglyphes de la Kabbale, - passionnante gymnastique intellectuelle, - reposant, comme ceux-ci, sur des allusions et des rencontres de vocables intentionnelles, dont on tient à souligner l'arbitraire au regard de la docte science du langage. C'est même cet arbitraire qui importe !

Ceux qui ont agencé le langage conventionnel et allusif employé ici savaient ce que parler veut dire !

Entre le « bon mot » du farceur et « l'indication » discrète de l'initié, il y a, malgré la similitude du procédé, un abîme, quant aux fins poursuivies. Il y a également incompatibilité, mais d'un tout autre ordre, entre ce code judicieusement élaboré et les associations d'idées, de sons ou d'images plus ou moins spontanées, que cultivent certaines écoles littéraires d'aujourd'hui, et qui relèvent d'un autre domaine.

Autre chose : les deux alchimies, spirituelle et métallique, se répondent strictement, s'imbriquent même parfois. C'est sur la seconde qu'on a davantage insisté ici. La première est objet d'expérience intime et ne peut être décrite qu'analogiquement, en fonction de l'autre ; il suffit de lire Jacob Boehme pour s'en convaincre. On a donc jugé honnête et prudent de n'en point discourir témérairement. Une carte routière n'apporte pas la connaissance objective, vécue d'une contrée. On n'obtient celle-ci qu'en se donnant la peine d'y aller voir. Seul, celui qui en a parcouru les moindres sentiers peut en parler avec autorité, que l'auteur de ces lignes ne se reconnait nullement.

## Le bourdon.

Le bourdon et la méréle (ou marelle) étaient les attributs pour ainsi dire rituels du pèlerin d'autrefois qui, en accomplissant un vœu, se rendait, par petites étapes, à quelque sanctuaire, en particulier à Saint-Jacques de Compostelle, que les anciens alchimistes eurent toujours en grande dévotion.

A ce propos, il y aurait beaucoup à dire sur les auberges et refuges qui jalonnaient les routes menant à ces anciens centres spirituels, auberges qui se signalaient assez souvent aux pieux voyageurs par des enseignes aux figurations et aux devises convenues : il y avait foison d'hostelleries « des Trois Rois Mages » ou « de la Belle Étoile », concurrençant la multitude des « Cheval Blanc » et des « Point du Jour ».

Revenons au principal. Le « Bourdon » était un long et solide bâton dont le haut était taillé en forme de gourde. Le plus souvent, une vraie gourde, compagne obligée de l'errant, y était fixée. Dans l'ordre spirituel, la « gourde » était analogue à la « dive bouteille » et au « chaudron » contenant l'élixir d'immortalité dont parlent les anciens bardes gallois. La « méréle » était notre coquille Saint-Jacques, qu'on portait ostensiblement, fixée à son chaperon ou à son manteau de voyage. On se représente aisément le bon Flamel, muni de ces deux attributs, faisant ses adieux à Dame Pernelle, « discrète et secrète », avant de tenter la grande aventure qui devait bouleverser sa vie monotone d'écrivain sédentaire.

Dans l'iconographie chrétienne, le bourdon est un attribut assez constant de Saint-Jacques et de Saint Roch. Ce n'est point faire tort à ces deux vénérables figures que remarquer, en passant, que Jacques est un diminutif de Jacob, ce qui nous remet en mémoire certain épisode de l'Ancien Testament, reproduit dans le Frontispice du célèbre *Mutus Liber*, Jacob s'est endormi, la tête sur une Pierre et fait le songe qu'on connaît : une échelle dont le sommet se perdait dans les cieux et où montaient et descendaient sans cesse les anges de l'Éternel !

A son réveil, il consacre la pierre dont il avait fait son chevet et la dresse sur place en témoignage. Il est dit dans la Genèse (XXVIII, 19) : « Et il baptisa ce lieu Béthel, mais le nom primitif de la ville était Luz ».

Le mot Béthel (« Maison-Dieu », bétyl, pierre « tombée du ciel ») est pour ainsi dire la paraphrase de premier nom de ce lieu (lieu solitaire, évidemment, en contraste avec le nom de « ville » que lui donne le texte).

Ce premier nom est Luz « amande ». Comme la Pierre des Sages est céleste et terrestre, terrestre d'apparence et céleste par le feu potentiel qu'elle renferme, l'amande cache, sous une dure écorce, le fruit savoureux du labeur de l'artiste. Si l'on veut bien se souvenir du songe de Nabukadnéçar, interprété par Daniel, on saisira un certain rapprochement avec le vocable de Maison-Dieu que porte la seizième carte du Tarot classique et qui permettra peut-être d'en rétablir la vraie figure. Je note à ce propos, comme mon ami regretté Auriger le fit dans *Le Voile d'Isis*, que la majorité des cartes du Tarot ont un sens alchimique très net, ce qui n'exclut point d'autres significations.

Sans poursuivre ces rapprochements, je rappellerai que le nom de Saint-Roch peut, lui aussi, se traduire par « pierre ». Il n'est nul besoin de ramener ce saint à l'état mythique ou de contester sa vie miraculeuse pour admettre que la concordance d'un de ses attributs avec l'un de ceux de Saint-Jacques puisse être le fait d'un choix plutôt que celui du hasard. J'ajouterai à ces présomptions que l'Eglise célèbre Saint-Roch au lendemain de l'Assomption de la Vierge, le 16 août, et que ce saint, invoqué comme guérisseur, aurait arraché nombre de pestiférés à une mort imminente par la vertu du signe de la Croix. Or, la correspondance physique de l'Assomption de la Vierge est la sublimation de la Pierre. Est-il besoin de rappeler que la croix est le symbole graphique du « creuset » ? À qui me reprochera d'entendre au matériel un mystère de la Foi, je répondrai en le renvoyant au symbole de l'Échelle de Jacob : rien n'est dans le

Ciel qui n'ait sa correspondance sur la terre, en passant par une infinité d'échelons intermédiaires !

Pour en revenir au bourdon, s'il est peu concluant de noter que dans certaines campagnes la guimauve est nommée « bourdon de Saint Jacques », il est plus intéressant de se souvenir que le Chemin de Saint-Jacques désigne la Voie lactée. Le peuple n'invente rien, mais il s'entend merveilleusement à déformer et à matérialiser les enseignements sacerdotaux qu'il reçut de tous temps. La Voie lactée, qui figurait dans les mystères orphiques, dont un des mots de passe était : « chevreau, je suis tombé dans le lait » avait une certaine importance hermétique, et Cyliani, dans Hermès dévoilé, y fait une allusion mûrement pesée que j'éviterai de commenter. Je n'aurai garde d'omettre, par contre, que cette même Voie lactée porte, dans le bardisme gallois, le nom de *Caer Gwyddon*, « Château de Gwyddon », du nom d'un des trois astronomes légendaires de l'Île de Bretagne, lequel aurait appris la magie de Math, fils de Mathonwy. Ce nom de Math, signifiant « ours » peut s'entendre comme représentatif de la constellation de ce nom.

La Voie lactée et l'Ourse ! Nous ne sortons pas de la saine tradition hermétique, et ce n'est pas au hasard que l'adepte Cyliani les associe dans son songe, assez révélateur. Eugène Canseliet a d'ailleurs traité de l'Ourse, avec sa compétence, dans Deux Logis alchimiques. Parmi les cartouches et emblèmes de Camillo Camilli, gravés par Girolamo Porro (Venise, 1586), d'un hermétisme criant, il en est un qui résume admirablement ce qui précède : Quittant son rocher, un aigle, ailes éployées, s'élève vers une ourse, planant sur une nuée. Devise : « *Et solo altro non haggio* ».

J'ajouterai, - et ceci nous éloignera peu de notre sujet, - que la lance à forte poignée avec laquelle les champions s'affrontaient dans les tournois s'appelait également un bourdon. La lance et son légendier ouvrent un champ si vaste à l'exégèse, que mieux vaut s'abstenir de le fouler présentement, sous peine de n'en pas sortir de si tôt ! Autre rapprochement, qu'on peut tenir pour

fortuit : « bourdon » et « coquille » désignent dans l'argot typographique les fautes à corriger. Ce qui me remet en mémoire que le mot « bourde » signifie proprement : « conte inventé pour donner le change à autrui, mystification ». Que ce même mot ait anciennement désigné un sel de soude, le « nitre », natron ou « Salnitter », est sans explication comme sans étymologie, mais n'est peut-être pas sans intérêt pour le chercheur.

### La mérelle.

La mérelle ou coquille n'est non plus indigne de quelque exégèse.

Nous laisserons de côté la « grande Histoire » : Vénus et sa conque, Viçnu et sa canka, d'autant plus que la « petite Histoire » est suffisamment instructive. Étymologiquement, le mot « coquille » est ambigu et, selon les doctes, résulterait d'un croisement phonétique autant que sémantique entre conque et coque. Si bien que la coquille est en somme un petit coq, tel celui qui orne traditionnellement nos clochers, surmontant la croix cardinale et nous invitant, - si nous sommes inquisiteurs de science, - à lever les yeux au ciel pour y contempler l'hiéroglyphe du Mercure. On sait d'autre part que le coq, avec la tortue, notons ce point, est un des animaux figurant le plus souvent auprès d'Hermès, ce, nonobstant sa nature martiale et solaire.

La coquille n'est pas seulement un « cochet », mais le contenant étant pris pour le contenu, un « poulet », désagréable surprise des œufs incubés. Inutile d'épiloguer sur le fait que le vase de l'œuvre (pris au sens restreint instrumental) était souvent nommé « œuf philosophique » pour plus d'une raison, dont la forme ovoïde du vase matériel n'est sans doute qu'une des moindres.

Qu'on me passe ici une digression. Autrefois, les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, nantis des symboliques coquilles, les laissaient au terme de leur voyage et s'en procuraient d'autres in situ, qu'ils rapportaient, fixées à leur

chapeau. Il est bien dommage qu'on ne sache pas si la coquille du retour était ou non agrémentée d'une perle ! Quoi qu'il en soit, une coutume analogue existait chez ceux qui prenaient par au pèlerinage du Mont Saint-Michel, sous l'invocation de l'Archange dont la lance (on se retient d'écrire « le bourdon » ou l'épée transperça le Dragon, image dont les hermétistes usèrent plutôt largement.

Et tous les Parisiens connaissent la fontaine Saint-Michel, sciemment ou involontairement instructive à cet égard.

Sans m'attarder, je rappellerai qu'une coquille était aussi une pièce de fonte incurvée où était placée une grille sur des charbons ardents, pour la cuisson des volatiles. On nomme encore, assez indifféremment, coque, coquille ou grille, un ustensile analogue qui permet de faire un feu de charbons dans une cheminée à bois. Ce qui permet un rapprochement avec une gravure hermétique bien connue, où Bacon, « le Philosophe occidental », fait griller une tortue (animal consacré à Hermès, comme le coq, et écailleux, comme le dragon, le serpent ou le poisson, qui sont souvent substitués l'un à l'autre dans l'iconographie hermétique et dans le langage convenu des alchimistes). Cette tortue, notre philosophe l'arrose à satiété du jus d'une grappe ou, si l'on préfère, du vin philosophique, contenant son « esprit » ou « alcool », qu'il serait peu rentable de confondre avec celui du commerce. Dans un angle de la même gravure, reparaît notre tortue, vivement saisie sur un gril engagé dans le foyer d'un fourneau. Évidemment, la « grille » ou le « gril » évoque le décryptement dont sont susceptibles certains passages d'auteurs de la bonne époque. Mais, ici, c'est, si j'ose dire, dans le style direct qu'il convient d'interpréter la figuration.

Pour en revenir à la « coquille », j'ai déjà dit qu'elle désignait, dans l'argot typographique, une faute à rectifier. Elle concerne précisément la substitution d'une lettre à une autre. Substitution soit fautive, soit intentionnelle. Et nous en venons ainsi à cette déformation intentionnelle des mots, systématisée dans les argots de métier et dans le « jargon des Coquillards ». Des extraits de

leur procès, vers 1455, on me permettra de citer ce court paragraphe :

« Et est vray que les dits compagnons ont enteulx certain langage de jargon et aultres signes a quoy ilz s'entrecognoissent ; et s'appellent iceulx galants les Coquillards qui est à entendre les compagnons de la Coquille lesquelz comme len dit on ung Roy qui se nomme le Roy de la Coquille ».

Ici, je ferai remarquer que les argots divers poursuivent en général un même but : ne se faire entendre qu'entre initiés, conjurés ou affiliés, et protéger leurs secrets, les « tours de main » professionnels et corporatifs. Leur origine est liée à celle du compagnonnage, du moins dans la majeure partie des cas. Naturellement, cela va des secrets de haute science des adeptes au jargon de la pègre, en passant par les « ficelles » de métier des compagnons. Et la « coquille » est une des formes du procédé ayant ses lettres de noblesse hermétiques. Je n'en veux pour preuves que les anagrammes de Nostradamus et les métagrammes malicieux des « Noces Chymiques ».

Mais l'autre nom de la coquille n'est pas moins intéressant par les rapprochements qu'il suggère. Marelle ou Mérelle vient du vieux français méreau « jeton », « palet », dont l'étymologie est controversée.

On a parfois fait venir ce vocable du latin mereo « être digne de » et de meritum « prix, récompense ».

Le jeton, qui a donné son nom au jeu, peut être éventuellement une coquille, une rondelle de métal, voire un petit galet, mot qui signifiait autrefois « pierre à feu ». Notre immémorial jeu de marelle, amusement de l'enfance, n'est pas sans offrir quelque intérêt pour les curieux de tout âge. Il est formé d'un rectangle long, coiffé d'un demi-cercle (hiéroglyphe hermétique de l'Athantor) et compartimenté ainsi : Trois segments successifs, numérotés 1, 2, 3 ; puis un carré divisé en quatre triangles par une croix de Saint-André, numérotés 4, 5, 6, - le triangle supérieur n'étant pas numéroté et portant ordinairement le nom de TABLE.

Il est surmonté d'un dernier rectangle scindé en deux compartiments : celui de gauche portant le nom d'ENFER, celui de droite le nom de LUNE. L'hémicycle couronnant le tout est appelée CIEL ou PARADIS.

Du point de vue qui nous occupe, l'on peut reconnaître le ternaire des principes (soufre, sel et mercure) suivi du quaternaire des éléments séparés par la croix (crucibulum, « creuset »). Ici, se présentent deux voies, la voie malencontreuse à gauche et la voie profitable à droite. Ainsi, le gagnant, le « méritant », s'il a bien manœuvré son palet, accède-t-il au « ciel ». Je ne sais s'il est bien utile pour mon sujet de rapporter ici que la lune est en rapport avec l'Amrita dans la symbolique orientale. Certaines traditions nous disent aussi que les âmes bienheureuses s'élèvent vers les « prairies d'asphodèles » au temps de la pleine lune, tandis que les âmes réprouvées s'engouffrent dans l'Erèbe, lors des néoméniés ou des éclipses. Pour revenir à l'alchimie, je dirai que notre marelle n'est pas sans rappeler le labyrinthe, non celui de Crète, mais celui qui figurait souvent sur le dallage des églises, labyrinthe appelé tantôt « plan du temple de Salomon », tantôt « chemin de Saint-Jacques » (ou « de Jérusalem »). Son parcours exigü était censé remplacer le pèlerinage aux lieux saints sus-nommés, pour ceux qui ne pouvaient l'accomplir, « en corps ». On sait avec quelle abondance ce schéma était reproduit dans les planches des ouvrages hermétiques, où il figure les dangers et les pièges des délicates réitérations au cours de l'œuvre.

Le système des rapprochements verbaux dont je rapporte ici quelques échantillons est, lui aussi, un labyrinthe intellectuel. Et l'on peut aisément s'y perdre sans rémission si quelque secourable « fil d'Ariane » ne nous est pas tendu. Car on n'entre pas au débotté dans le « palais du Roi ».

Sans doute, l'inquisiteur de science, parfois trop pressé de passer de la théorie à la pratique, songe-t-il à entreprendre, nanti du bourdon et de la coquille symbolique, un voyage vers Santiago du Compôt stellé, sans quitter ses pénates. Soit !...

Il importe, toutefois, qu'il ne soit pas sa propre dupe. Et qu'il sache que l'Arcane suprême n'est pas et ne sera jamais à la merci des plus ingénieux rapprochements, - et que l'Esprit seul le dévoile à l'esprit.

\* \* \*



## LE GUI

Extrait de « Visage du druidisme »

J'ai parlé déjà dans un précédent chapitre du nom sacerdotal du gui. Je n'y reviendrai pas, sauf pour dire que ce nom, très ancien, a fini par désigner toute espèce d'herbe à propriétés curatives, puis par devenir générique de n'importe quelle plante ou essence forestière. J'ai dit ailleurs (Revue Psyché, nov-déc. 1936) qu'un autre nom du gui était en Gaule Soli-Iacos « remède universel », expression que nous retrouverons traduite chez Pline, et dont il existe un équivalent irlandais, an t-uil-ioc. Au même lieu, j'ai avancé une explication du nom de mois gothique et saxon où tombait la fête solsticiale du gui, par un mot signifiant « santé » et « salut », allusif à la fois au remède et à son inventeur. Par ces deux noms, nous savons que le gui (mot transmis du gaulois et non du latin viscum) était l'emblème de la Connaissance et, populairement, désigné comme « panacée ».

Le gui n'est autre que l'authentique Sôma, que l'Inde ne sait plus préparer et qu'elle a remplacé depuis bien des siècles par un substitut local. Les éloges adressées à Sôma (dont la mythologie a fait un dieu-lune, de même qu'elle a assimilé l'amrita aux rayons lunaires), ces éloges, dis-je, s'adresse tantôt à la teinture, « remède universel », tantôt à l'élixir, breuvage magique des initiés, tantôt, enfin, à la forme supérieure du symbole où le chêne est l'homme et le gui ou Sôma la Sagesse divine, la Lumière du Verbe. A considérer toutefois que dans une acception restreinte et limitée à la Gaule propre, chêne et gui représentent, au social, la puissance temporelle et l'autorité spirituelle, la subordination du collier d'or au collier d'ambre.

Les écrits canoniques de l'Iran, eux, nous avertissent que Haôma (équivalent iranien du Sôma) est double : blanc ou jaune, céleste ou terrestre, comme l'est le Mercure des Sages. Le jaune est la plante du sacrifice iranien, mais son prototype, le Haôma Blanc, appelé aussi Gaokerena (oreille ou céleste) se dresse sur le pic

sacré Hara-Berezaithi, au centre de la mer Vurukasha « le large abîme ». Non loin, croît son doublet, l'arbre Yadbesh (= chasse-maux). Ce Haôma céleste est personnifié sous les espèces d'un yazata ou génie bienfaisant. On lit dans le Yacna : « O Zarathustra, je suis Haôma le pur, celui qui éloigne la mortalité. »

Et Zarathustra de répondre : « Hommage à Haôma, saint parfait et très juste. Il guérit tous les maux; donne le salut... est le meilleur viatique pour l'âme... Il procure aux femmes stériles une brillante postérité, aux jeunes filles un époux juste et généreux... Honneur à Haôma qui rend le pauvre aussi grand que le riche, qui élève l'esprit du pauvre aussi loin que la sagesse des grands. »

C'est le sixième des Amesha-Cpenta ou « saints immortels », nommé Ameretât (= immortalité ambrosie) qui veille spécialement sur Gaokarena. A la fin des temps, quand aura lieu la Résurrection générale (sur laquelle se tait la théologie de l'Inde), le suc de ce véritable « arbre de vie » confèrera aux humains la vie éternelle.

Des siècles après Zoroastre, Pline parlera du gui en termes moins emphatiques, mais assez approchants quant au fond. Il mentionnera son rôle de remède universel, notera qu'il passait pour combattre la stérilité et qu'il était tenu pour la plante sacrée par excellence.

Le gui de chêne et le rocher sont trois symboles étroitement associés par les druides. Trois symboles que ne désavouerait aucun hermétiste. Sous leur énigmatique simplicité se déroberent aux curiosités les vérités les plus profondes de la doctrine orthodoxe.

Pour rester dans le domaine végétal, le gui et le chêne fournirent au druide davantage que des allégories incolores ou des symboles abstraits : Un arsenal thérapeutique, spagyrique et initiatique parfaitement objectif ! Au lecteur de démêler si c'est fortuitement que les symboles majeurs que je viens de rappeler ont pris place dans l'imagerie conventionnelle des hermétistes. Énumérer leurs ouvrages faisant allusion à certain chêne ou en

reproduisant les frondaisons, ce serait en citer près des trois-quarts !

Ce chêne, nous le rencontrons dans Flamel comme dans Cyliani dans l'ornementation des demeures philosophales de Bourges comme sur les peintures de l'athanor du Musée de Winterthur, chez Bernard Le Trévisan comme dans l'Amphithéâtre de l'éternelle sagesse. C'est l'arbre majestueux qui ombrage tout l'œuvre hermétique ; c'est dans ses robustes branches que monte et descend l' « écureuil philosophique » d'un des médaillons du frontispice du Museum Hermeticum. Quant au gui, il me souvient que Paracelse, dans son *Thesaurus Thesaurum alchimistorum*, écrit, en traitant de la matière prochaine, qu'un des sujets minéraux « se trouve dans l'astre méridional et aussi sur la première fleur que le gui de la terre produit sur l'astre ».

Nombre d'auteurs font d'ailleurs allusion à certaine « herbe sans racines », ou croissant sans le secours du sol, qui pourrait être, analogiquement, le gui. D'autres, il est vrai, précisent qu'il s'agit d'une algue qui a intrigué bien des chercheurs par son apparition quasi spontanée et sa disparition aux premiers feux du soleil, à de certaines époques de l'année. Algue verte et membraneuse, appelée Nostoch, Flos coeli, crachat de lune, archée céleste, chaos, - et j'en passe !... Noms prometteurs, qu'il faut se garder de prendre pour argent comptant, car les alchimistes, gens discrets, ne se servent jamais du mot propre lorsqu'il s'agit de leur magnésie, de leur feu ou de leur modus operandi. Toutefois, derrière ces appellations symboliques, gît peut-être un lièvre de belle taille.

Pour en revenir au sujet végétal, dont la préparation présentait plus d'un point de contact avec le mercure des métaux, l'on peut dire, sans aller trop loin, que détaché au solstice d'hiver, le gui de chêne était traité spagyriquement au cours du printemps suivant. Dans l'un et l'autre cas, une partie de l'œuvre consistait à condenser une certaine énergie vivante (et je n'entends pas par-là le magnétisme humain) dans une substance que des purifications minutieuses rendaient apte à ce rôle de support. Du gui comme

sujet et de la vigne comme moyen, les druides extrayaient les deux substances complémentaires de leur mercure végétal, animé par un agent sans lequel on restait dans l'ordre des manipulations chimiques. Au reste, le nom de Médecine universelle, donné en Gaule au gui est le même qu'emploient les hermétistes pour désigner leur élixir parfait.

\*

\* \*

Venons-en à la cérémonie de la cueillette de la plante sacrée. Pline la rapporte ainsi : « On ne peut omettre en parlant du gui la vénération dont il est l'objet dans toutes les Gaules. Les druides, - nom donné à leurs prêtres par les Gaulois, - ne connaissent rien de plus sacré que le gui et que l'arbre sur lequel il croît, à condition que ce soit un chêne rouvre. C'est dans les bois de chênes rouvres qu'ils ont leurs sanctuaires, et ils n'accomplissent aucun rite sans leur feuillage. Le nom des druides... fait peut-être allusion à ce culte des chênes... Ils pensent que tout ce qui croît sur ces arbres est d'origine céleste et que la présence du gui révèle la préférence de la divinité pour l'arbre qui le porte. Le gui se rencontre très rarement sur un chêne ; quand les druides en ont découvert, ils le cueillent en grande pompe. Pour ce rite, ils choisissent le sixième jour de la lune, jour qui leur sert à fixer le début des mois, des années, et de leur siècle de trente ans.

Ils pensent que, dès ce jour-là, elle a acquis une grande vigueur... Ils donnent au gui un nom signifiant remède universel. Au pied de l'arbre porte-gui, ils préparent un sacrifice et un banquet. Ils y amènent deux taureaux blancs... Un prêtre vêtu d'une robe blanche monte sur l'arbre et coupe avec une faucille d'or le gui qui est recueilli dans un drap blanc. On sacrifie ensuite les victimes en demandant à la divinité que son don porte bonheur à ceux qui le reçoivent. Les Gaulois (il ne s'agit plus des druides) s'imaginent qu'un breuvage fait avec du gui peut rendre féconds les animaux stériles, et que le gui est un antidote contre tous les poisons. Tant il entre d'idées et de pratiques frivoles dans la religion de certains peuples. »

M. Jules Toutain, qui a par ailleurs parfaitement saisi la haute importance de la cérémonie décrite par Pline et qui a montré que le sacrifice et le banquet sont inséparables de la cueillette proprement dite, rapporte à la lune l'expression « remède, universel ». Et, grammaticalement, je pense qu'il a parfaitement raison. Cependant, le fait subsiste que c'est bien le gui qui est encore désigné sous ce nom précis par des gens qui n'avaient nul besoin de Pline pour savoir comment se nommait chez eux la plante vénérée.

L'erreur vient de Pline qui a mal saisi les indications qu'il recueillait sur une pratique qu'il qualifie de « frivole ». D'ailleurs, nous verrons bientôt, à propos du fameux « œuf de serpents » qu'il n'était pas toujours bien informé, tant s'en faut !

J'ai assez dit que les fêtes chrétiennes ont succédé aux gauloises. Noël est la fête de la venue du Christ, fête de l'Incarnation du Verbe en même temps que fête du solstice d'hiver et de la descente des germes vitaux sur la terre. Pâques, inséparable de Noël, en un sens, fête solaire également (devenue luni-solaire pour de multiples raisons que je ne commenterai pas), correspondant à l'équinoxe de printemps et, selon l'enseignement antique, fête du départ des âmes lumineuses (que je ne commenterai pas non plus)...

Récolté cérémonieusement à Noël, dans une pompe tout exotérique, le gui était transformé en remède du corps et de l'âme au printemps : œuvre ésotérique, silencieuse, secrète, efficiente (2).

Le calendrier de Coligny, axé sur un comput solaire pour ainsi dire normalisé ne pouvait porter mention d'une date qui variait avec chaque année. Il y avait bien une fête fixe du solstice d'hiver, chaque 7ème jour du mois Giamon, mais, justement parce que fixe, elle coïncidait bien rarement avec le solstice astronomique. D'autre part, les druides choisissaient chaque année non seulement le jour et l'heure de la fête rituelle du gui, mais de plus, ils en fixaient aussi le lieu. On sait que le gui ne se trouve pas souvent sur les chênes. Il est donc de simple bon sens d'admettre que, selon les découvertes et les circonstances, il se trouvait

chaque année des régions où la cérémonie n'avait pas lieu, faute de son élément essentiel.

Je reviens au gui, envisagé cette fois comme « élixir du savoir ».

Je crois avoir mentionné que l'homéopathie en utilise les hautes atténuations dans nombre de dysfonctions nerveuses et de troubles, psychiques (convulsions, somnambulisme, états choréiformes et épileptiformes). Il y a là une indication très nette que j'ai le devoir de souligner, en avertissant les imprudents qui se livreraient à des « expériences » avec des préparations plus ou moins « spagyriques » de cette plante, qu'ils courent des risques certains et graves. La quintessence tirée du gui, administrée dans certaines phases de l'initiation effective, favorisait au plus haut point certaines facultés dites « supra-normales » ou « paranormales » (malencontreuse qualification, qui dit, au fond, le contraire de ce à quoi je fais ici allusion). Comme le légendaire Élixir des Roses-Croix, dont elle se rapproche, cette liqueur était le médium de l'illumination pour ceux qui étaient aptes à la recevoir. Le revers de la médaille, c'était le danger d'hallucination, d'obsession ou de folie incurable pour quiconque eût osé s'en servir avant l'heure et sans une préparation, - même physiologique et diététique - suffisante. Inutile de souligner que, de cette heure, nul disciple n'était juge. Pour bon nombre d'entre ces derniers, n'ayant pas acquis la qualification jugée indispensable, l'élixir demeurait un symbole, et rien de plus. Et j'ai lieu de penser que les vrais druides - j'entends ceux parvenus au faîte de l'initiation effective - n'étaient guère plus nombreux parmi les Celtes que ne l'étaient les rares chênes porteurs du rameau d'or dans leurs vastes forêts.

C'est pourquoi je ne m'étendrai guère sur la préparation de l'arcane (au sens paracelsique du mot), ni sur les conditions accessoires mais indispensables de son utilisation.

Je dirai seulement que son élaboration commençait là où finissait celle du simple remède. Et qu'elle exigeait la réitération de certaines opérations précédentes, un peu à la manière des trois

mercures successifs de l'alchimie métallique, quoique en un moindre temps.

Plante soli-lunaire, avec la disposition de ses branches et de ses feuilles géminées, ses caractéristiques numérales et angulaires, divisant la sphère en sixièmes et douzièmes, lui donnent 2 et 6 pour nombres naturels : L'harmonie des complémentaires d'une part et, de l'autre, l'équilibre et la perfection attachés traditionnellement à la mesure du cercle. Le gui est donc le symbole de l'amour chaste, de l'union des pôles contraires dans tous les plans de vie, relevés ou triviaux, pouvant exprimer selon les cas et l'objet en vue l'union conjugale, l'inviolabilité du serment, les rapports du maître et du disciple, la communion du divin et de l'humain, l'insulfuration du mercure des sages, etc... selon l'adaptation envisagée et le degré de réceptivité de chacun.

Que le gui ait été lié aux coutumes du mariage et, surtout, des fiançailles, c'est ce dont subsiste maint témoignage, ce qu'on retrouve dans mainte tradition populaire. Je ne puis me livrer à cette recherche, d'ailleurs facile. Mais je ne saurais quitter le gui sans dire quelques mots sur l'œuf de serpents, dont cet excellent Pline a parlé au rebours du bon sens, comme cela lui arrive quelquefois. Il en donne la genèse suivante :

En été se rassemblent et s'enlacent une multitude de serpents collés par leur bave et leur exsudat. Il en résulte une boule appelée « œuf de serpent ». Les druides (ou réputés tels) le disent projeté à l'air par les sifflements de ces reptiles. Il faut le recevoir dans un sayon sans qu'il touche le sol et le ravisseur doit s'enfuir à cheval, poursuivi par les ophidiens jusqu'à ce qu'une rivière s'interpose entre eux et lui. Comme les mages sont ingénieux à frauder, ils prétendent qu'une certaine lune est à choisir pour se procurer cet œuf, comme s'il dépendait de la volonté humaine de faire coïncider l'opération des serpents avec l'époque voulue. (3)

Et Pline d'ajouter : « Pour ma part, j'ai vu un de ces œufs fameux chez les druides ; il était gros comme une pomme moyenne, sa coque était dure et portait de multiples cupules comme celles des bras du poulpe. »

Naturellement, à la suite de Pline, plus d'un s'est empressé de reconnaître un oursin pétrifié dans le fameux « œuf », mais cet oursin n'a été montré à notre curieux que pour lui donner le change. Ses prétendues « propriétés » sur quoi j'ai jugé inutile de m'appesantir, sont purement symboliques et analogiques, mais invraisemblables, prises au pied de la lettre. Symbolique également le rite du « passage de l'eau ». La bonne foi de Pline n'est d'ailleurs pas en cause.

Il ignorait que certains secrets n'étaient confiés ni aux « druides » schismatiques, ni même à tous les autres, indistinctement.

Les druides qui l'ont renseigné, s'il s'agit bien de druides, ne savaient eux-mêmes que la moitié des choses, sans toutefois ignorer que ce n'en était qu'une moitié. Et s'ils eussent été réellement au courant, c'est-à-dire suffisamment qualifiés, ils n'eussent pu lui tenir un langage bien différent !...

Selon la tradition, même « exotérique », du druidisme, ce ne sont pas les serpents, mais leur bave qui forme une boule... qu'il faut recueillir dans un sayon sans qu'elle touche le sol, *modus operandi* mentionné par ce même Pline dans la cueillette du gui ! ... Au risque de passer pour un doux maniaque ou pour un charlatan de l'occulte toujours prêt à se retrancher derrière « le secret de l'initiation » dès qu'on le serre d'un peu près, je dirai que le récit fait à Pline et rapporté fidèlement par lui, renferme un des secrets majeurs du sanctuaire sous son apparence de conte à dormir debout. Et que ce secret n'est pas de nature à être divulgué, galvaudé, à la légère ! Certains, je l'espère, comprendront mon allusion et approuveront ma réserve, fortement motivée. Je me contenterai de dire ce qui peut l'être :

Dans la préparation très secrète du gui, en tant qu'élixir du savoir (et non en tant que remède), l'on pouvait opérer de deux façons : soit sur la plante totale, soit exclusivement sur les baies visqueuses lesquelles, en cours de travail, prenaient l'aspect d'un « bave » ou d'une écume blanchâtre. L'on utilisait de préférence l'élixir extrait des feuilles à l'intérieur et l'onguent obtenu par la sublimation des baies à l'extérieur, sur l'emplacement de certains

plexus. L'on pouvait en outre, selon la limite qu'on entendait assigner aux facultés « psi » de certains disciples, se borner à l'onction épidermique, sans faire usage de l'élixir, notablement plus actif.

Le tout, c'était de « monter à cheval », c'est-à-dire, de maîtriser son véhicule psychique, et, surtout, de « passer l'eau » sans encombre. De l'autre côté du « fleuve » on était hors de danger, et initié effectivement (non en formules creuses) au degré où l'initiateur responsable le permettrait, degré dépendant à la fois du dosage judicieux des substances mises en œuvre, de la durée de la préparation physiologique, et de la qualification acquise par l'initiable.

\* \* \*



## NAISSANCE DE LA LUNE

Nous avons exposé ailleurs que la plus ancienne année fut d'abord solaire et que les plus anciennes cosmogonies portent des traces visibles d'une époque où les deux principes dont la lutte constitue le mouvement cosmique étaient représentés par le Soleil, le jour ou la lumière, d'une part, et par la Nuit ou la Ténèbre, d'autre part, et non par le Soleil et la Lune.

Dernièrement, un spécialiste de la préhistoire, le Docteur Marcel Baudoin, soulignait l'absence totale de représentations de l'astre des nuits dans le préhistorique ancien, alors que les symboles solaires et stellaires y occupent une place de choix. Selon son expression même, « en préhistoire, la lune n'apparaît jamais ».

Ces faits nous obligent à réviser des opinions admises et à essayer de préciser - tâche quelque peu aventureuse - l'époque où notre aimable satellite vint nous tenir compagnie.

Tout dernièrement, le savant allemand Horbiger a émis une théorie très personnelle, celle de lunes successives s'approchant de notre globe pour venir s'y écraser, après avoir déterminé, par leur attraction, un bourrelet d'eaux considérable, cause de ce que nous nommons déluges.

L'hypothèse, invérifiable pour les lunes qui auraient pu précéder la nôtre, vaut peut-être pour celle-ci. L'intervention d'un astre dans un système qui n'en comportait pas, originellement, doit se traduire par deux phénomènes, l'un immédiat, inclinaison de la terre sur son axe, à la recherche d'un nouvel équilibre, avec changement dans la répartition des terres et des mers ; l'autre, continu, le phénomène des marées.

Dans sa traduction du début de la Genèse, Fabre d'Olivet fait nettement allusion à ces deux phénomènes ; on notera les pas-

sages où il parle d'une certaine « lumière nocturne » dégagée de l'Arche à la fin du déluge, où, en note, le mot « lune » est écrit en toutes lettres, ainsi que celui où il parle du mouvement « alternatif » imprimé aux eaux en synchronisme avec la poursuite de l'Erèbe et de l'Jonah, où l'on ne peut s'empêcher de voir la phase obscure et la phase lumineuse de notre satellite. Il est à remarquer, d'ailleurs, que dans le récit de la création des « lumi-naires », Moïse ne parle ni du Soleil, ni de la Lune (1).

Relier l'arrivée de la Lune dans le champ de l'attraction terrestre à la catastrophe qui provoqua la submersion de l'Atlantide et le début de la dernière grande glaciation n'est donc pas chose impossible.

Cette catastrophe peut être située sept mille cinq cents ans avant notre ère, en chiffres ronds. Ce serait donc la date de naissance, ou plutôt d'adoption - bien involontaire - de notre satellite.

S'il en va ainsi, les traditions concernant les peuples « présélénites » méritent un examen plus attentif. La rectification savante qui transforme présélénites en « pré-hellènes » n'est peut-être pas sans appel.

C'est au cours de la période post-diluvienne que la Lune prend place peu à peu dans les cosmogonies antiques et qu'elle est utilisée dans la religieuse d'abord, artistique ensuite.

Relatant les traditions des Chibchas, H. Beuchat (Manuel d'Archéologie Américaine), nous met sur la piste : le héros civilisateur Bochica avait pris pour femme un être méchant et pervers, ennemi des hommes.

« Ne pouvant vaincre l'influence du héros, elle fit, par ses artifices magiques, grossir de telle façon la rivière de Funzha que les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Beaucoup d'Indiens périrent ; quelques-uns seulement purent s'échapper sur la cime des montagnes voisines. Bochica irrité chassa alors sa femme loin de la terre. Elle devint la Lune, chargée d'éclairer les nuits. »

Le même auteur rapporte une autre tradition, également curieuse :

« À Tunja, on croyait qu'à l'origine le ciel et la terre étaient plongés dans l'obscurité. Il n'y avait que deux êtres vivants, deux caciques, qui firent des statuets de terre jaune représentant des hommes et des sculptures taillées dans la tige des hautes herbes creuses, représentant des femmes. C'est ainsi que furent créés les Chibchas.

« Puis l'un des caciques créateurs des hommes monta au ciel et devint le Soleil. Pour éclairer la nuit, l'autre monta au ciel plus tard, et devint la Lune ».

Ces deux légendes concordent parfaitement pour l'essentiel. Nous y voyons la Lune dernière venue, associée au mal et à un déluge dont la tradition locale s'était conservée. (2).

Dans une intéressante étude sur la religion et l'art des Mayas, M. E. P. Dieseldorff montre que cette religion reposait sur l'opposition de Tzultaca et de Main, personnifications du Bien et du Mal dans la nature. La Lune est l'hiéroglyphe de Main, le mauvais principe. Le chat démoniaque des Nascas et des Péruviens représente de même la pleine lune ; la plaque en granit de Chavin figure Mam et la nouvelle lune.

On s'explique mieux, après ce qui précède, l'original comput du temps qu'on trouve chez les populations américaines, ces périodes de 260 jours, comprenant vingt signes de treize jours chacun. Ce comput selon toute apparence serait le vestige d'une civilisation « pré-lunaire » ou, ce qui revient au même, « pré-diluvienne ».

D'autre part, le nom indo-européen de la Lune et du mois nous ramène à une période antérieure à la « Geste » de Rama-Chandra, soit, au moins vers le sixième millénaire avant notre ère.

D'autres faits, d'autres traditions pourraient encore être invoquées qui nous ramèneraient aux mêmes conclusions et nous replaceraient aux mêmes dates.

Il y a là une voie curieuse, ouverte aux chercheurs patients. Il nous suffit pour l'instant de la leur signaler.

Notes :

(1) Voir Psyché (1034) « La Création des Luminaires »

(2) Signalons ici un article très remarquable de M. H. Roulleaux-Dugage : La Précession des Équinoxes et le Déplacement de l'Axe de rotation de la Terre, paru dans « La Géographie » de novembre 1921.

L'auteur montre que les variations d'inclinaison de la Terre sur un axe de rotation supposé immuable n'expliquent pas les phénomènes des dernières périodes géologiques. Une variation de cette inclinaison combinée à une oscillation des points polaires, par rapport à la terre elle-même, permet d'expliquer à la fois les changements de climats, les régressions et transgressions des mers et les modifications de l'azimut du soleil depuis l'antiquité. Le rythme de cette période de translation polaire est intéressant à suivre. Jusqu'à, l'époque de Saint-Louis, le climat de la France, par exemple, n'a cessé de s'adoucir pour se refroidir ensuite progressivement jusqu'à nos jours.

M. Roulleaux-Dugage montre que le mouvement de déplacement de la masse des eaux de notre globe (signalé déjà par Fabre d'Olivet comme lié aux phénomènes résultant du Déluge) doit provenir d'une influence extérieure à la Terre. Il rappelle, d'après M. de Lapparent, qu'en vertu des principes fondamentaux de la mécanique la permanence d'un axe de rotation n'est acquise que si cet axe coïncide avec un axe principal d'inertie ; si la Terre vient à subir des changements capables d'altérer la position de son axe d'inertie, il doit en résulter un déplacement correspondant de l'axe, de rotation.

Il est permis de supposer que l'arrivée d'une masse gravitante nouvelle dans l'économie terrestre, en dehors de l'inclinaison brusque de notre globe sur l'écliptique, a pu modifier le système d'équilibre et déplacer le point d'inertie relative, entraînant un second mouvement de déplacement des pôles. Dès lors, la masse aqueuse du globe, infiniment plus mobile que celle des terres, suit un mouvement de translation, conformément aux exigences de la mécanique.





## SOMMAIRE :

L'Alchimie essentielle	p. 9
Révélation des mystères des teintures des sept métaux	p. 13
Eckartshausen	p. 15
Hermétisme et Poésie	p. 19
Les deux aspects du Grand Œuvre	p. 25
Le Grand Œuvre, but et moyen	p. 27
L'Alchimie, art de la rédemption	p. 31
La lumière débrouillant le chaos	p. 39
Le bourdon et la mérelle	p. 49
Le gui	p. 59
Naissance de la lune	p. 69



A. Savoret Articles

Turquoise

2014





